



Lettres québécoises Page D 3  
Romans américains Page D 4  
Essais québécois Page D 5



Paterson Ewen Page D 7  
Formes Page D 8

# LIVRES

Actualité

## Un archipel inachevé

Écrire en français dans le monde

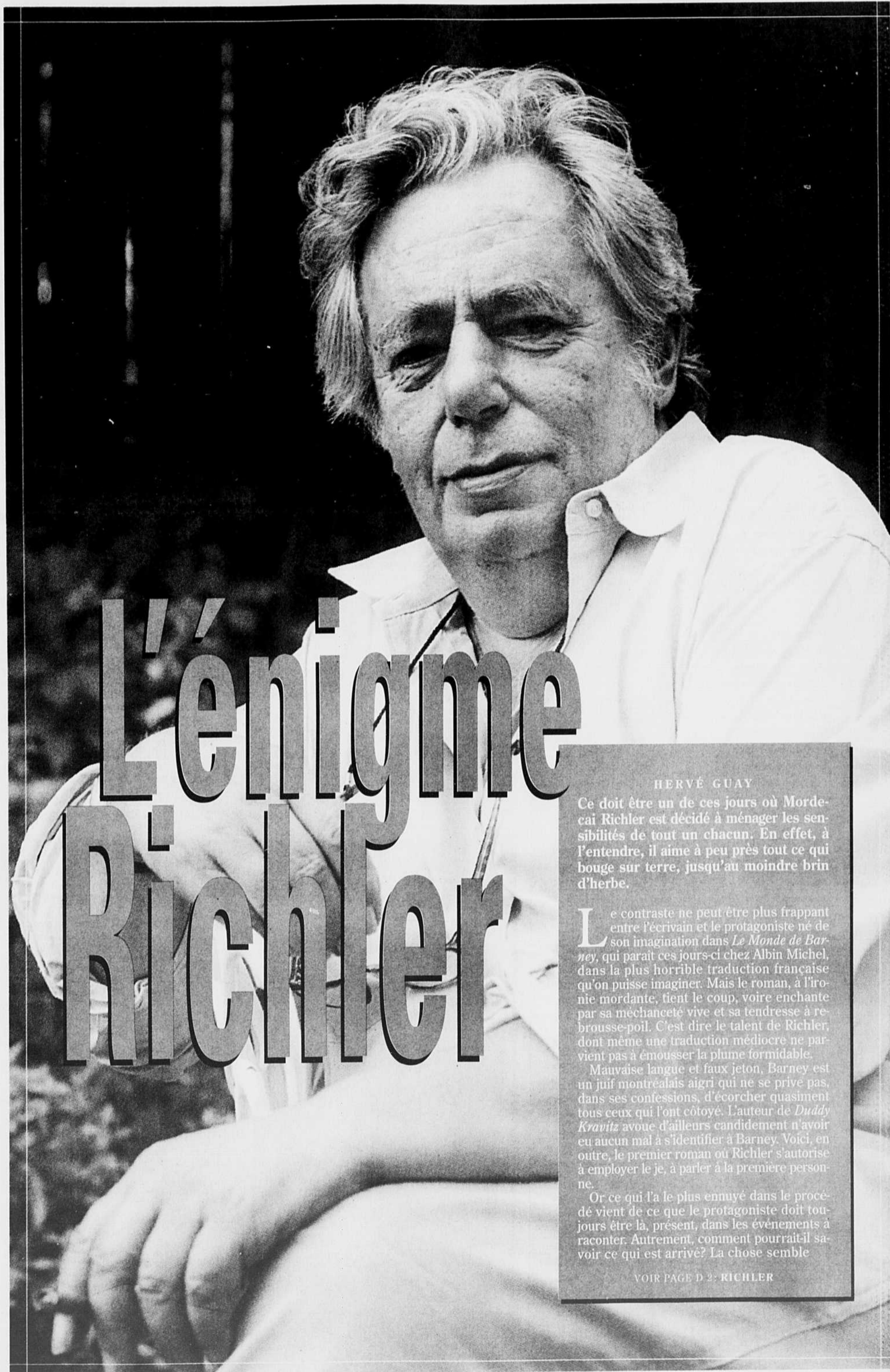
Jusqu'à dimanche se poursuit à Moncton le VIII<sup>e</sup> Sommet de la Francophonie. Espace géographique et politique, la francophonie est avant tout un vivier culturel. Quelle forme la francophonie prend-elle en littérature? Familière de ces sujets, notre collaboratrice Lise Gauvin recevait l'année dernière le prix France-Québec/Jean-Hamelin pour son ouvrage *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, publié à Paris, chez Karthala. Elle tente ici de répondre à cette question trop simple sur une réalité complexe.

LISE GAUVIN

S'il est difficile de savoir avec précision ce que recouvre aujourd'hui le terme de francophonie, la notion de francophonie littéraire pose également problème et recouvre un vaste ensemble hétérogène qui résiste à toute grille simplificatrice, mais dont les signes n'en attirent que davantage l'attention par leur singularité même. Créé en 1980 par le géographe Onésime Reclus pour désigner l'ensemble des populations utilisant le français, le terme qui s'est maintenu jusqu'à maintenant renvoie à un «concept non stabilisé», hésitant entre le culturel et le politique. On distingue généralement, selon le statut accordé au français, les zones où le français est langue maternelle de celles où il est langue officielle ou langue d'usage, bien que seconde (pour la plupart, les anciennes colonies françaises et, notamment, les aires créolophones). A cela s'ajoutent les pays où il est encore langue privilégiée (comme en Europe centrale ou orientale). Cette classification, même sommaire, a toutefois le mérite de faire voir les disparités de situations socioculturelles dans lesquelles évoluent les écrivains dits francophones. Disparités qui se trouvent encore accentuées du fait que l'usage tend à opérer de plus en plus un clivage entre les écrivains français (de France) et ceux qui écrivent en français (tous les autres). Qu'on soit ou non d'accord avec cette distinction, elle tend à s'imposer de facto aussi bien dans les ouvrages à vocation pédagogique (anthologies et histoires littéraires) que dans les écrits théoriques qui, comme celui de Michel Beniamino, récemment paru, tentent de problématiser l'espace littéraire francophone<sup>1</sup>.

Malgré ces disparités, les écrivains francophones partagent un certain nombre de traits communs, au premier rang desquels se trouve un inconfort dans la langue qui est à la fois source de souffrance et d'invention, l'une et l'autre inextricablement liées, ainsi qu'en témoigne l'œuvre, exemplaire de ce point de vue, d'un Gaston Miron. La proximité des autres langues, la situation de diglossie dans laquelle ils se trouvent le plus souvent immergés, entraînent chez ces écrivains ce que j'ai pris l'habitude de désigner sous le nom de surconscience linguistique. Si chaque écrivain doit jusqu'à un certain point réinventer la langue, la situation des écrivains francophones a ceci de particulier que le français n'est pas pour eux un acquis, mais plutôt le lieu et l'occasion de

VOIR PAGE D 2: ARCHIPEL



## L'énigme Richler

HERVÉ GUAY

Ce doit être un de ces jours où Mordecai Richler est décidé à ménager les sensibilités de tout un chacun. En effet, à l'entendre, il aime à peu près tout ce qui bouge sur terre, jusqu'au moindre brin d'herbe.

Le contraste ne peut être plus frappant entre l'écrivain et le protagoniste né de son imagination dans *Le Monde de Barney*, qui paraît ces jours-ci chez Albin Michel, dans la plus horrible traduction française qu'on puisse imaginer. Mais le roman, à l'ironie mordante, tient le coup, voire enchante par sa méchanceté vive et sa tendresse à rebrousse-poil. C'est dire le talent de Richler, dont même une traduction médiocre ne parvient pas à émousser la plume formidable.

Mauvaise langue et faux jeton, Barney est un juif montréalais aigri qui ne se prive pas, dans ses confessions, d'écorcher quasiment tous ceux qui l'ont côtoyé. L'auteur de *Duddy Kravitz* avoue d'ailleurs candidement n'avoir eu aucun mal à s'identifier à Barney. Voici, en outre, le premier roman où Richler s'autorise à employer le je, à parler à la première personne.

Or ce qui l'a le plus ennuyé dans le procédé vient de ce que le protagoniste doit toujours être là, présent, dans les événements à raconter. Autrement, comment pourrait-il savoir ce qui est arrivé? La chose semble

VOIR PAGE D 2: RICHLER

# LIVRES

## ARCHIPEL

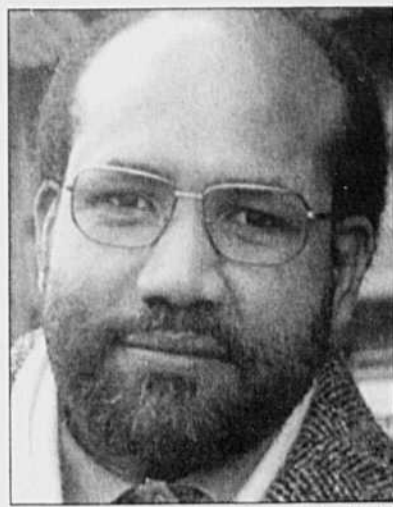
La francophonie littéraire n'a pas fini de nous étonner

SUITE DE LA PAGE D 1

constantes mutations et modifications. Ce qui donne le travail remarquable d'un Kourouma inventant une langue, sa propre langue d'écriture irriguée par le rythme et les manières de pensée malinké. D'une Assia-Djebar, que la fréquentation de langues autres que le français, comme le berbère et l'arabe, pousse à thématiser son rapport à la langue dans des ouvrages à consonance autobiographique ou dans des récits complexes, mêlant diverses temporalités, comme *Vaste est la prison*. Sans compter les prises de position manifestes des écrivains antillais signataires d'*Éloge de la créolité*, les Chamoiseau et Confiant tout particulièrement, dont l'œuvre, sanctionnée par la critique, convoque l'histoire pour mieux dire l'épopée au quotidien. Ou encore le discours à dessein provocant d'un Verheggen prônant la nécessité de parler «grand-nègre» et de faire entendre «l'inouï». Mais ces déclarations à l'emporte-pièce ne doivent pas faire oublier la fragilité même du travail d'écriture et la menace d'aphasie qui guette à tout moment ceux qui, comme France Daigle, d'Acadie, avouent écrire dans «le creux d'une langue».

### Le centre et la périphérie

Autre trait commun aux littératures francophones: leur situation dans l'instabilité littéraire française, situation qui, comme toute et malgré les succès des uns et des autres, reste périphérique. Ces littératures se sont développées dans des contextes historiques fort différents, adoptant parfois le modèle de littérature nationale ou se contentant de le rêver, comme ce fut le cas pour la littérature québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle, ou de le rejeter, comme on le fit en Belgique à la même époque. Plus ou moins organisées sur le plan



JACQUES NADEAU LE DEVOIR  
Patrice Chamoiseau

de l'édition, de la critique ou de la diffusion dans leur propre aire culturelle, ces littératures dépendent toujours, pour leur circulation et leur diffusion d'un pays francophone à un autre, de l'instance de légitimation que constitue le milieu éditorial parisien. Ce centralisme extrême de l'institution littéraire française expliquerait en partie le fait que les littératures francophones d'Amérique, à la différence des autres littératures américaines, n'aient pas renversé en leur faveur la dialectique du centre et de la périphérie.

D'autres facteurs interviennent également, comme, bien évidemment, celui de la masse linguistique. Mais ne nous étonnons pas de constater que, malgré les percées qu'ont pu faire certaines littératures à l'occasion d'événements majeurs, en France et ailleurs en Europe, les écrivains connus et lus dans l'ensemble de la francophonie le sont grâce aux maisons parisiennes ou françaises: le Seuil pour quelques Québécois, plusieurs Africains (Kourou-

ma, Henri Lopès, Tahar Ben Jelloun, etc.) et un Réunionnais (Axel Gauvin); Gallimard pour les Antillais Chamoiseau et Glissant; Albin Michel pour Calixte Beyala, Émile Ollivier, Assia Djebar; Grasset pour Antonine Maillet, Michel Tremblay; Stock pour Gisèle Pineau, Rachid Mimouni, Louis Hamelin; Actes Sud pour Jacques Poulin et Michel Tremblay; Robert Laffont pour Maryse Condé; Le Serpent à plumes pour Dany Laferrière, Ben Sousa et A. Waberi. Et cætera. Paradoxe de la marge qui a besoin du centre pour exister comme marge. On peut à bon droit se demander si *Éloge de la créolité* aurait connu un même retentissement s'il n'avait été publié qu'à Fort-de France.

### Une source vive

Cette situation a comme conséquence que se développe le plus souvent une critique des œuvres de la littérature francophone ignorant à peu près tout de leurs contextes d'élaboration et créant chez le public une attente qui, trop encore, a des relents d'exotisme bon marché. Mais ce centralisme a aussi pour effet de faire émerger des écrivains isolés qui, sans le soutien de l'édition française, n'auraient sans doute pas pu publier leurs textes. Tel est le cas, notamment, de A. Waberi, premier et unique romancier originaire de Djibouti.

La francophonie littéraire n'a pas fini de nous étonner. Soit par son extension géographique qui semble sans limites: on sait maintenant qu'il existe des poètes de presque toutes les parties du monde qui écrivent en français. Soit par l'éclairage qu'elle projette sur l'ensemble du phénomène littéraire et du renouvellement des formes et du langage dont font preuve les réalisations de ses écrivains. Ces littératures que l'on associe désormais au postcolonialisme se sont engagées dans des «esthétiques de la résistance» qui à leur tour modifient le champ littéraire. Aussi ne s'agit-il pas d'y voir l'élaboration d'une sorte de Commonwealth littéraire mais plutôt la possibilité de créer par là des réseaux d'interrelations, réseaux qui, à l'image de la pensée en archipel proposée par Édouard Glissant, représentent sur des expériences diversifiées et interdépendantes. Mais un archipel inachevé, dont l'inachèvement même constitue le signe d'un devenir possible.

1 Michel Beniamino, *La Francophonie littéraire. Essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan/CNRS-La Réunion, 1999, 459 pages.  
2 Voir, dans ces pages, mon article du 19 juin 1999.  
3 Voir à ce sujet l'ouvrage récent de Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, 174 pages.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Antonine Maillet

## RICHLER

Mordecai Richler n'en est pas à une contradiction près

SUITE DE LA PAGE D 1

tarabuster Mordecai Richler, puisqu'il prend la peine d'aborder le sujet. On se dit que l'écrivain regrette un peu de ne plus pouvoir proposer des versions contradictoires ni de parvenir à s'en tirer par des entourloupes. Mais il est rusé et use d'un subterfuge pour que le fils de Barney puisse lui aussi mettre son grain de sel dans le roman.

Cela étant, le Mordecai Richler que j'ai rencontré au bar du Ritz montre des yeux doux, parle d'une voix gentiment nasillarde, à des manières affables. Rien à voir avec l'être qui n'hésite pas à conspuer sans ménagement le Québec et ses lois linguistiques tout autant que le fanatisme de certains de ses coreligionnaires.

A bien y penser, c'est le personnage qu'il vient de mettre au monde, Barney, qui correspond en tous points à l'image que l'on se fait d'un Mordecai Richler vindicatif et revanchard. Car Barney, lui, est véritablement hargneux. Il continue à parler «des colonnes alors ouvertement racistes du *Devoir*» (au début du siècle) et à conspuer allégrement l'antisémitisme des élites québécoises. Dans ses mémoires, Barney pousse même l'odieuse jusqu'à situer la mort de son meilleur ami au pied du mont Groulx, ainsi nommé d'après le détesté chanoine, «un raciste hystérique adulé par les séparatistes québécois». Il faut dire qu'il n'est pas tendre non plus à l'endroit des juifs, particulièrement des Israéliens, dont un ami affirme que ce «sont les seuls antisémites sur lesquels on puisse encore compter de nos jours», avant d'ajouter qu'«ils vomissent les juifs de la diaspora».

### Le personnage et l'écrivain

Nulle trace d'animosité, cependant, dans la conversation avec Mordecai Richler. Il se prend plutôt à regretter le temps où le mot culture voulait dire quelque chose. Époque heureuse où un écrivain pouvait multiplier les références culturelles dans ses livres sans craindre que le lecteur n'y comprenne goutte.

«Si l'on pense à il y a 40 ou 50 ans, on pouvait faire des références tous azimuts, se rappelle-t-il. Maintenant, plus personne ne sait de quoi on parle. Par la passé, je me suis souvent référé à certains personnages de la Bible. Mon éditeur new-yorkais m'a suggéré d'expliquer de qui il s'agit. Désormais, il n'y a plus d'héritage commun, ni de culture en partage pour les jeunes. Des écrivains comme Robertson Davies ou Saul Bellow présumaient que les lecteurs savaient de quoi ils parlaient quand ils citaient ceci ou cela. Aujourd'hui, cela appartient au passé.»

Parmi les gens qui le réjouissent: ceux qui «mordent dans la vie», ceux qui sont capables de dénoncer l'impudence et la supercherie quand elles se présentent. Il professe aussi son admiration pour ceux qui ont de la loyauté envers famille et enfants. Par surcroît, l'écrivain se dit sensible à la comédie humaine dans son ensemble, avec peut-être une affection plus particulière pour les «connards» de toute espèce auxquels appartient, on s'en doute, Barney. On sent bien que Mordecai Richler trouve ce dernier attendrissant à bien des égards. Vulgaire mais cultivé, note-t-il, comme pour s'excuser d'avoir une fois de plus cité abondamment des écrivains que plus personne ne lit. Est-il mécontent de ce que plu-

sieurs Québécois pensent de lui?

«La plupart d'entre eux n'ont jamais lu le bouquin que j'ai écrit sur le Québec. Ils se rendraient compte que j'ai été cité de travers. Mais ce sont des choses contre lesquelles on ne peut rien faire», avance-t-il, quelque peu résigné à la réputation sulfureuse qui le précède. Comme si la précision était nécessaire, il rappelle qu'il pourrait vivre ailleurs mais que c'est au Québec qu'il a choisi de vivre et qu'il s'y plaît.

Richler joue même les conciliateurs par rapport à ses propos antérieurs sur le Québec. «Il est tout à fait légitime, soutient-il, pour une partie des Québécois, de s'opposer à ce que je ressens, à ce que j'ai écrit sur la question. Mais j'ai suivi mes sentiments. Après tout, le Québec reste un peu provincial, si je puis m'exprimer ainsi. A Londres ou à New York, l'on peut se permettre de ne pas être d'accord sans que qui que ce soit en fasse tout un plat.»

Son Barney est encore plus direct, qui parle sans détours des Anglo-Québécois qui ont «plus que leur dose de tribalisme», non sans préciser qu'un jour ou l'autre, ils décident «de déménager à Toronto ou à Vancouver, ou encore — que Dieu soit avec eux — à Saskatoon, un endroit super pour élever ses enfants».

Mordecai Richler ne nie pas, quant à lui, le rôle essentiel qu'a joué la métropole dans son écriture. Jeune écrivain, il s'en souvient, il ne considèrerait pas le lieu assez intéressant pour y situer ses premiers romans. Avec *The Apprenticeship of Duddy Kravitz*, il a compris, en trouvant sa voix, en trouvant son style, qu'il ne pouvait écrire que sur cette ville qu'il connaissait intimement.

### La richesse des langues

Du reste, il éprouve une certaine nostalgie pour le Montréal d'avant l'ère Drapeau. Plus beau à bien des égards que celui d'à présent, Richler n'est pas sans observer qu'à l'époque, les différentes communautés vivaient séparées les unes des autres, dans la méfiance, au sein de ghettos. Selon lui, l'avantage du Québec vient de ce qu'il a à sa disposition les deux grandes langues de la culture occidentale. Chose susceptible de produire de grandes rencontres, à son avis.

Il cite en exemple le *Henri V* de Shakespeare qu'il avait vu dans les années 60 au festival de Stratford, en Ontario. Il s'émervaille de ce que de grands acteurs d'expression anglaise comme Christopher Plummer y côtoyaient alors des comédiens francophones comme Jean Gascon. Si on lui fait remarquer que, dans de telles circonstances, ce sont toujours les francophones qui jouent dans la langue de l'autre, il finit par marmonner avec un soupir: «C'est vrai. Mais...» Puis il argue que la langue



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Mordecai Richler rappelle qu'il pourrait vivre ailleurs mais que c'est au Québec qu'il a choisi de vivre et qu'il s'y plaît.

de la mobilité sur ce continent demeure tout de même l'anglais. «Et je ne fais pas intervenir la question esthétique», ajoute-t-il, conciliant.

«Les immigrants juifs comme la famille dont je suis issu voulaient que leurs enfants parlent anglais parce que les parents s'évertuaient à réussir et qu'ils étaient ambitieux», reprend-il. Ses grands-parents venaient de la Galicie, en Pologne. Selon lui, les préjugés envers les juifs étaient monnaie courante à Montréal quand il était enfant. Autant chez les anglophones que chez les francophones. Cela dit, être juif, et de la classe ouvrière, signifiait également appartenir à une tradition riche, à un monde très ordonné. Surtout dans une famille comme celle de Mordecai Richler, où la religion jouait un rôle prédominant.

S'il décreète d'emblée que *Le Monde de Barney* n'a rien d'autobiographique, Mordecai Richler n'hésite pas à signaler qu'il partage avec son personnage plusieurs attitudes. Ce qui semble le distinguer le plus tous les deux, aux yeux de l'écrivain, vient de ce qu'il a eu beaucoup plus de chance que Barney. Il insiste beaucoup sur ce point. En effet, l'écrivain mondial connu a réussi à faire ce que Barney, un producteur de médias sérieux télévisés, a toujours voulu faire sans pouvoir le faire, ce dont il souffre secrètement: écrire de bons livres. Son acharnement à s'autodétruire le poussera en outre à faire échouer son mariage et à aggraver d'injustes ceux à qui il en veut pour les raisons les plus diverses.

«Avec ce roman, je voulais jouer avec le langage et la mémoire, le temps et la mémoire défaillante», indique l'écrivain. Sur le plan de l'écriture, il affirme avoir surtout de la difficulté avec les personnages féminins. Il s'est heurté à un problème similaire avec Salomon Gursky, qui vit au XIX<sup>e</sup> siècle. «Cela tient, note-t-il, à ce que j'aime écrire au sujet des voix que j'ai entendues et des choses que je maîtrise.»

Quant aux «Canadiens français» qui se trouvent dans son roman, il est déçu d'apprendre que le lecteur peut les voir pour la plupart, encore une fois comme des subalternes, alors que lui les percevait avant tout comme des personnages sympathiques. «Probablement les plus sympathiques de tout le roman, se défend-il. Pourtant, Barney les aime bien, il est loyal à leur égard et il en prend soin.» On a envie de lui répondre que c'est l'inverse. Car, à la fin du roman, c'est bel et bien Solange, l'amie séparatiste de Barney, qui nourrit l'impotent à la petite cuillère.

Mais Mordecai Richler n'en est pas à une contradiction près. Son personnage non plus, du reste, dont on apprend, après que Barney lui-même ait écrit les quelque 500 pages de confessions qui forment la matière du roman, qu'il n'a toujours eu que deux convictions: «La première, que la vie est absurde; la seconde, que personne ne peut vraiment comprendre autrui.» C'est là une façon de voir les choses peut-être pas très emballante, mais qui fait tout le charme de ce roman pourvu d'un antihéros dont la mauvaise foi crasse procure de bien beaux moments de lecture.

## Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

Champigny Librairie Garneau

PALMARÈS du 27 août au 1<sup>er</sup> sept. 1999

1	DICTION.	Petit Larousse illustré 2000	7	xxx	Larousse
2	SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	24	Dalai-Lama	R. Laffont
3	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	44	Gaëtan Soucy	Boréal
4	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariane
5	ROMAN Q.	Le pari ♥	28	D. Demers	Q.-Amérique
6	ROMAN	Soie ♥	99	A. Baricco	A. Michel
7	ROMAN	Tombouctou	15	Paul Auster	Leméac/A-Sud
8	SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	21	M. Montignac	Flammarion
9	BIOGRAPH.	Les chats de hasard	17	Anny Duperey	Seuil
10	SANTÉ	Recettes et menus santé	46	M. Montignac	Trustar
11	ROMAN	Océan mer ♥	78	A. Baricco	A. Michel
12	ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles ♥	29	Melissa Bank	Rivages
13	ROMAN	Une veuve de papier	18	John Irving	Seuil
14	ROMAN	La maladie de Sachs ♥	31	M. Winckler	POL
15	PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Venus ♥	99	John Gray	Logiques
16	FLORE	Les champignons sauvages du Québec ♥	12	Sic.Lamoureux	Fides
17	ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	41	M. Laberge	Boréal
18	ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	54	F. Mayes	Quai Voltaire
19	HORREUR	Pandora	2	Anne Rice	Plon
20	ROMAN	Alexandre le Grand T.01/ Le fils du songe	12	Valerio Manfredi	Plon
21	THRILLER	Et nous nous reverrons...	14	Higgings Clark	A. Michel
22	SPIRITU.	Manuel du Guerrier de la lumière	40	P. Coelho	Carrière
23	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 03	33	N. Walsch	Ariane
24	BIOGRAPH.	La prisonnière	19	M. Oufkir	Grasset
25	CUISINE	La cuisine d'aujourd'hui ♥	35	Donna Hay	Köneman
26	THRILLER Q.	Les fiancées de l'enfer	13	C. Brouillet	Courte Échelle
27	PSYCHO.	Le courage d'être soi	15	Jacques Sakami	Ed. du Relié
28	SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 02 ♥	99	N. Walsch	Ariane
29	ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	27	G. Gougeon	Libre Expr.
30	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	56	Helen Fielding	A. Michel
31	THRILLER	L'associé	17	John Grisham	R. Laffont
32	ROMAN Q.	Prodige	15	Nancy Huston	Leméac/A-Sud
33	ROMAN	Le monde de Sophie ♥	99	Jostein Gaarder	Seuil
34	ROMAN	Les mystères de Jérusalem	28	Marek Halter	R. Laffont
35	ROMAN U.S.	Un homme, un vrai	18	Tom Wolfe	R. Laffont
36	ROMAN	L'enfant de Bruges	14	Gilbert Sinoué	Gallimard
37	PSYCHO.	Mars et Venus en amour	16	John Gray	Stanké
38	ROMAN	Geisha	29	A. Golden	Lattes
39	ROMAN	L'empreinte de l'ange ♥	62	Nancy Huston	Leméac/A-Sud
40	ROMAN Q.	Maître Eckhart	64	Jean Bédard	Stock
41	ROMAN	L'Africaine ♥	11	F. Marciano	Belfond
42	POLITIQUE	La mondialisation de la pauvreté ♥	40	Chossudovsky	Ecosociété
43	PSYCHO.	Ne vous noyez pas dans un verre d'eau (Tome 2)	6	R. Carlson	Stanké
44	GESTION	Les sept habitudes de ceux qui réalisent tout ce qu'ils entreprennent ♥	99	Stephen Covey	First
45	SPIRITU.	Le Tao au jour le jour ♥	74	Deng Ming-Dao	A. Michel

♥ Coups de coeur Renaud-Bray ; \* 1<sup>er</sup> semaine sur notre liste

NUMÉRO DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

OUVERT 7 JOURS JUSQU'À MINUIT

## revue possibles automne 1999

**possible**  
VOLUME 23, NUMÉRO 4, AUTOMNE 1999

**Nouvelles stratégies culturelles**

**Nouvelles stratégies culturelles**

ESSAIS ET ANALYSES  
Pratiques culturelles: rupture ou renouvellement?  
GILLES PRONOST  
Enfance pour exister  
ROBERT BROUSSARD  
Constitution, décentralisation et concurrence déloyale en région(s)  
RICHARD POULIN  
Tous nos chemins mènent à Poutine-Saint-Charles  
NORMAND DESJARDINS ET MYRIAM GRONDIN  
La diffusion culturelle auprès de jeune public  
CLAUDE MORISSETTE  
Savoir-faire et faire savoir: le centre d'artistes autogérés  
EDITH MARTIN  
Le public artistique, une œuvre de création  
LÉON BÉRIER  
La diffusion de théâtre au Québec, un double défi  
DOMINIQUE VIOLETTE  
Par venir, le sujet artiste et l'idée de stratégie culturelle  
LOUISE PRÉSCOTT  
Œuvre d'art et commerce: une réflexion  
PIERRE CARTIER  
IMAGE  
Prolifération-Espace proliférique  
LOUISE PRÉSCOTT  
POÉSIE ET FICTION  
L'instant chorégraphique  
prologue de Hong-Kong, Airport  
Textes scéniques de MICHEL FOUQUES  
DOCUMENT  
Le collage de masses de la crise au renouvellement  
DENIS VEILLETTE

Abonnement individuel: 25,00 \$  
Abonnement institutionnel: 40,00 \$  
Abonnement de soutien: 40,00 \$  
Le numéro simple: 8,00 \$  
Par la poste: 10,00 \$

NOM \_\_\_\_\_  
ADRESSE \_\_\_\_\_  
VILLE \_\_\_\_\_ CODE POSTAL \_\_\_\_\_  
PROVINCE \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE \_\_\_\_\_  
OCCUPATION \_\_\_\_\_  
CI-JOINT CHEQUE OU MANDAT-POSTE DE 25,00 \$ POUR UN  
ABONNEMENT À QUATRE NUMÉROS À COMPTER DU NUMÉRO \_\_\_\_\_

Revue Possibles,  
B.P. 114,  
Succursale Côte-des-Neiges,  
Montréal, Québec  
H3S 2S4

Mordecai Richler

## Le monde de Barney

roman  
Albin Michel

## LIVRES

ROMANS QUÉBÉCOIS

## Et si la vie se faisait belle?

PHÉE BONHEUR

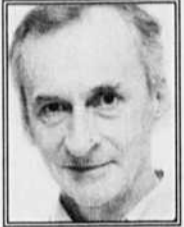
Michel-E. Clément  
Triptyque, 1999, 283 pages

GARAGE MOLINARI

Jean-François Beauchemin  
Québec Amérique, 1999, 259 pages

tranquille prospérité; dans l'autre, plus industrielle, la vie gravite autour d'un beffroi bicentenaire.

Personnage clé de ce petit univers, Phée Bonheur est l'incarnation parfaite de la femme forte de l'Évangile, le dernier exemplaire d'une longue lignée de ces personnages féminins qui, dans tant de romans, portent la culotte puisque leur mari en est incapable. Après avoir été institutrice, Phée a épousé un veuf et devient boulangère; comme il est dit expressément dans le récit, après avoir pétri les esprits, c'est au tour de la pâte. Alors que son mari souffreteux n'est plus que l'ombre d'un homme depuis qu'il a perdu sa mercerie dans un incendie, Phée s'affaire à nourrir les corps et à apaiser les esprits. Elle est la grande dispensatrice de l'harmonie parmi les siens et au delà. Ses enfants par alliance ont le tempérament bouillant: le garçon est porté sur la délinquance, et les deux filles, que-reuses, ont une sensibilité précoce.



Robert Chartrand

Autour de cette famille, toute une galerie de personnages: des curés libidineux; un évêque qui a «la morgue d'un mafioso travesti»; un duo sans foi ni loi, les Massu père et fils, qui maltraitent Balbine, la fille de la maison; un fossoyeur philosophe, un peu cosmologue; un charpentier large de cœur et d'épaules, ancienne flamme de Phée qui, malgré les années, couve encore sous la cendre; et surtout, le propre enfant de Phée, né un soir d'incendie. Baptisé Caius en souvenir d'un garçon du village, inconnu et malheureux, qui s'est suicidé, c'est peut-être un enfant prodige. Il est, en tout cas, exceptionnel: frappé, aux dires du médecin, d'un «éblouissement précoce». Caius ne connaît pas les larmes. Il rit depuis sa naissance. Dès son plus jeune âge, il est irrésistiblement attiré vers les hauteurs et fasciné par le cristal du beffroi de Villenoble, un morceau de verre taillé dont l'éclat plane sur la contrée. C'est, en quelque sorte, son Graal.

La petite humanité des deux villes s'agit; hommes et femmes cancanent et travaillent, à l'exception du pauvre Alfred, qui ne sort pas de sa prostration, mais que Phée continue d'aimer «pour son âme soyeuse étouffée dans un manteau de calamités».

Le climat du roman de Clément rappelle celui du feuilleton télévisé *Le Temps d'une paix*. Même regard chaleureux, parfois narquois, sur un terroir révolu, à une époque où l'urbanisation s'amorçait, où «la paix occidentale générait la prospérité des villes. Il devenait normal d'aller s'y récompenser sans mérite particulier». Entre-temps, dans ce monde d'antan qui achève, le progrès, ou à tout le moins le modernisme, est déjà là: Saint-Piedmont est en déclin et le beffroi de Villenoble menace de tomber en ruine. Mais la vie va continuer et l'histoire des personnages, contée très habilement, est à suivre.

## Un regard d'enfant

L'univers du roman de Jean-François Beauchemin fait penser à ceux de son homologue bien connu, Yves Beauchemin, sauf que le ton de la narration paraît plutôt emprunté au

Romain Gary-Émile Ajar de *La vie devant soi*. *Garage Molinari* est la suite de *Comme enfant je suis cuis*, paru l'an dernier chez le même éditeur. Si le narrateur, Jules Des Ruisseaux, ce fils d'une prostituée au grand cœur, a grandi — il devient chauffeur d'un autobus scolaire —, il ne s'est pas départi de son regard d'enfant délégué, mi-naïf mi-malin, et de son style culottes-courtes. Avec son amoureux, la petite voisine, Joëlle, dont le père est un butor, il s'occupe du petit Jules, son demi-frère, né lui-même d'un père «passager» et qui décide de se fixer à l'âge de sept ans, ce qui, aux dires d'un des personnages, est probablement le secret du bonheur. A eux trois, ils forment une famille «synthétique», où on se tient chaud au milieu de la froideur du monde. Jérôme le délinquant devient, dans ce deuxième roman, un gentil rêveur. En compagnie de son patron, M. Molinari, d'un ami, Humphrey, expert en zoologie, ou de M. Garcia, un vieux Chilien, il s'interroge sur la vie après la mort et glane des instants de joie à observer les animaux: chiens, chats, lucioles, crapauds, mais surtout oiseaux. On travaille, on bavarde, on fait des petites sorties. Il y a quelques fêtes. Et on se demande en sourdine: «Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux?» Le bonheur est bref et rare; il faut le saisir au vol, voire se le fabriquer, en se reconstituant une famille avec les moyens du bord. Il y a dans ce roman de Jean-François Beauchemin du Gary-Ajar, mais enrobé de sucre candi. Toutefois, il est malaisé d'en vouloir à l'auteur qui, dans une note liminaire, précise qu'à l'âge de huit ans il a miraculeusement eu la vie sauve, ramené de chez les morts par «un chirurgien paisible comme un grand fauve repu». D'où «l'improbable univers où n'existent que le printemps et l'été», ce monde artificiel et parfait que Beauchemin a fabriqué de toutes pièces, style et anecdotes compris. On comprend alors que ce roman soit un remerciement béat du romancier à la vie, dont chaque instant, depuis trente ans, est un cadeau, un sursis.

Le roman de Jean-François Beauchemin sera disponible en librairie le 7 septembre prochain.

rchartrand@videotron.ca

POÉSIE

## Les épreuves du temps

RÊVE DE PIERRE

Madeleine Gagnon  
VLB Editeur  
Montréal, 1999, 175 pages  
(en librairie le 13 septembre)

ÉCLIPSE D'ÉTOILE

Nelly Sachs  
Traduction de l'allemand  
et postface de Mireille Gansel  
Éditions Verdier, coll. «Der Doppelgänger», Paris, 1999, 153 pages

DAVID CANTIN

Les livres de Madeleine Gagnon et de Nelly Sachs reprennent l'expérience de vivre, depuis ses débuts. Elles creusent la sensation de venir au monde, afin de retrouver une mémoire qui s'étend comme la lumière instable du jour. Ces quêtes émotionnelles vont d'un extrême à l'autre, de la douleur à la joie la plus intense. C'est alors que le poème apparaît, à l'image de cette frontière qui sépare la présence de l'absence. Quelques strophes, pour dire que le temps commence ailleurs. Un noyau d'existence, que le vertige du langage dévoile.

*Rêve de pierre* constitue une sorte d'aboutissement de l'expérience poétique, dans l'œuvre exigeante de Madeleine Gagnon. Entre le vers court et la prose, ces quatre suites entraînent une distanciation des premiers signes qu'on laisse derrière soi. Cette tâche métaphysique accompagne le poème vers son sens fondateur, ainsi que son silence nécessaire. En quelques strophes, un questionnaire prend forme à partir de l'éveil originel venu de notre rapport complexe aux choses. De manière organique, ce recueil se développe autour de l'apprentissage d'une vérité intérieure, d'un passage énigmatique en soi. On saisit un aller et retour de l'écoute judicieuse, morcelant le réel de l'imaginaire. Du clair à l'obscur, l'espace verbal s'incline dans la déchirure des moments vécus. Un geste, une observation, une métaphore, un lien pour mieux suggérer que la parole s'approche comme elle peut de l'inaccessible. On imagine ce périple intemporel, depuis «l'antique naufrage» du commencement ultime de l'existence. Lorsque chaque poème

assume un passage vers l'inattendu, l'émergence et l'épreuve que sollicite le destin commun des êtres: «Brisure d'aérolithe venue casser ce roc en mille pierres, il y a des milliards d'années. Je m'agenouille et palpe. J'apprends la matière avec les mains. Combien d'oiseaux, de poissons ou de mammifères y ont laissé plumes, écailles et griffes? On ne sait. Y a-t-il une mémoire pour la gravure du choc? A ma question pourtant, quelque chose remue sur le sol intérieur.»

Au fil de ce cheminement ontologique, le symbole de la pierre devient une trace tangible de la mémoire universelle. Elle permet l'ouverture de l'un vers l'autre, jusqu'au dialogue que provoque cette démarche vers la connaissance créatrice. L'écriture de Madeleine Gagnon témoigne de l'enracinement d'une parole discrète, comme «un bruit qui n'a rien déplacé». Elle ne cherche pas à répondre, mais à suivre ses intuitions premières: le lien maternel, le deuil, l'espoir, l'amour et l'infini passage du temps. C'est un peu pourquoi *Rêve de pierre* convoque une épreuve des frontières de vivre.

Malgré un prix Nobel de littérature en 1966, l'œuvre poétique de l'Allemande Nelly Sachs demeure encore trop peu connue des lecteurs francophones. A part deux courtes anthologies parues à la fin des années 60, l'excellente traductrice et poète Martine Broda réunissait quelques livres importants de Sachs dans un volume substantiel chez Belin en 1989. Pourtant, il ne s'agissait que d'une introduction partielle à cet uni-

vers. Quelque dix ans plus tard, on découvre chez Verdier ses deux premiers recueils sous le titre *Eclipse d'étoile*. On comprend aujourd'hui que l'élan inaugural allait s'avérer décisif tout au long de cette quête spirituelle. Après une relecture de la Bible dans la traduction novatrice de Martin Buber et Franz Rosenzweig au début des années 40, Sachs entame un cycle de poèmes où elle prend la parole au nom des disparus, à la suite de l'horreur des persécutions nazies. Sans avoir recours à la violence, elle impose le risque d'un souffle capable d'évoquer une «langue commune [...]

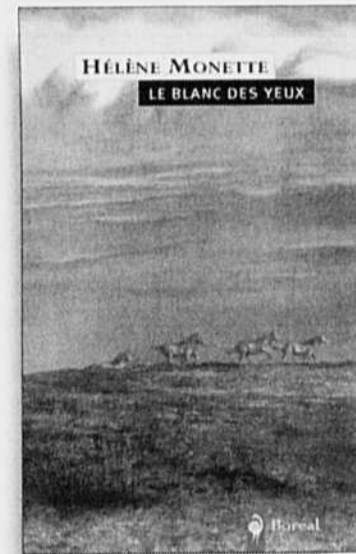
où tout, chaque fois, est encore possible. Où rien n'est jamais acquis». En interpellant les bourreaux, le poème devient une épreuve des ténèbres; pour mieux sentir l'émergence purificatrice de la lumière: «NUIT, MURDES LAMENTATIONS! / En toi sont gravés les psaumes du silence. / Les traces des pas qui se remplissent de mort / Comme pommes murissantes / Près de toi ont trouvé le chemin de la maison. / Les larmes qui mouillent ta mousse noire / Sont déjà rassemblées. [...] Dans le secret d'un soupir / Peut germer le chant enchanté de la paix.» Grâce au regard critique minutieux de Mireille Gansel, il serait dommage que cette publication tardive passe sous silence. De plus, on annonce pour bientôt la *Correspondance* entre Nelly Sachs et Paul Celan, à paraître aussi chez Verdier. Mais pour l'instant, *Eclipse d'étoile* demeure une très grande leçon de poésie et de courage en cette fin de siècle.



Rêve de pierre

## HÉLÈNE MONETTE

## LE BLANC DES YEUX



Des textes qui disent l'urgence d'aimer et la colère contre ce monde qui nous bouscule.

La sentinelle fait son rapport. Histoires, observations, sermons, jubilations. Ça fait prose ou poésie. Après tout, c'est la vie.

150 pages • 19,95 \$

Boréal  
Qui m'aime me lise

http://www.editionsboréal.qc.ca

## XYZ éditeur

Aude  
L'homme au complet

Simon a coupé les ponts. Il a fui au Japon. Il croit en avoir fini avec le passé, avec ses amours, avec la famille. Qui se cache derrière l'écran cathodique?

Aude  
L'homme au complet

200 p. • 22,95 \$

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37  
Courriel: xyzed@mlink.net

JEAN BÉDARD

La valse des immortels

JEAN BÉDARD

roman  
15,95 \$

Un roman bouleversant par l'auteur de *Maître Eckhart*, best-seller au Québec et en France.

LE GROUPE VILLE-MARIE LITTÉRAIRE

I'HEXAGONE  
www.edhexagone.com

La passion de la littérature

# LIVRES

ROMANS ÉTRANGERS

## Le jardin des délices

LOCATAIRES ET SOUS-LOCATAIRES

Hella S. Haasse  
Traduction du néerlandais  
par Annie Kroon  
Editions Actes Sud/Leméac, 1999,  
157 pages

C'est le troisième titre de Hella S. Haasse dont je vous parle dans cette chronique (*Les Routes de l'imaginaire*, 1996, et *La Source cachée*, 1998), et chaque fois j'éprouve la même surprise, mais aussi la même inquiétante étrangeté. Mystère, secret, maladies de l'âme, blessures du cœur, galeries creusées à même l'imaginaire et qui n'en finissent plus de se dérober sous nos pas, ses romans nous entraînent toujours sur les routes tortueuses de la psyché humaine, mais aussi de l'histoire, qui est une passion chez elle. Et tout cela, curieusement, se passe le plus souvent dans un lieu clos entouré par un jardin. Ce jardin serait-il la métaphore du «jardin secret» qui est au cœur de tout être humain? Répondrait-il en écho aux jardins qu'elle connut en son enfance sur l'île de Java, ille qu'elle ne quitta pour la Hollande qu'en 1938, à l'âge de vingt ans? Je ne saurais dire. Il est en tout cas le lieu où se concentrent les fantômes, où se répercute le non-dit de l'histoire de chacun, le décor où se découpe l'ombre des vivants quand leur double prend le devant de la scène. Le fait qu'il incarne la «nature» n'y est pas non plus pour rien. Nature policée, certes, mais qui peut à tout moment retrouver sa sauvagerie, son exubérance, voire son indifférence à

l'homme quand ce dernier cesse de s'en occuper.

### Les destins contrariés

Roman qui date de 1971 (n'oublions pas que Hella Haasse n'a commencé à être traduite en français qu'en 1991), *Locataires et sous-locataires* n'y échappe pas. Essentiellement, tout s'y passe dans une grande maison clôturée par un mur de lierres qui renferme un jardin. Qu'est cette maison? Un ancien hôtel particulier qui a échoué à un certain Duplex, qui en est en quelque sorte devenu le concierge, ou le gardien. Ce Duplex ne se destinait



Jean-Pierre Denis

Tout s'y passe dans une grande maison clôturée par un mur de lierres qui renferme un jardin

pourtant pas à cela. Dans sa jeunesse, c'est un homme qui prétendait à l'écriture, à la poésie. Il avait même commis un recueil sous le pseudonyme de Jasper Simplex, *Vergers d'amour et châteaux en Espagne*. Mal reçu par la critique, il avait tenté de se suicider puis s'était retrouvé dans une clinique. C'est là qu'il avait rencontré celle qui allait devenir sa femme, Dora, une simple aide-ménagère. Un jour, il s'était remis aux études, avait exercé plusieurs boulots avant de devenir fonctionnaire au ministère des Affaires culturelles. Dix ans plus tard, il était membre du cabinet d'un ambitieux directeur de service et rédigeait ses discours (que la presse nationale recevait chaque fois avec les plus grandes louanges). C'est peu de temps après que Duplex commença à se sentir «l'objet d'une attention particulière» ou, pour le dire autrement, qu'il

commença à disjoncter et que son patron lui confia le soin de cette maison. Comme il arrive souvent dans le délire paranoïde, au lieu de percevoir ce transfert pour ce qu'il était — un congé de maladie de durée indéterminée —, Duplex y vit le signe d'une mission secrète. Plus que jamais il se sentit au centre d'une vaste toile d'où, en tant que Contrologue de la Section Littéraire du Domaine Néerlandophone (c'est le titre et la mission qu'il se donne), il pouvait «mettre sous tension secteur après secteur toute la vie culturelle par le canal de fils invisibles». Les sous-locataires qui occupaient les lieux ne pouvaient donc être que les futurs cadres qu'il devait former pour réaliser son vaste plan de réforme, non seulement de la culture, mais de l'homme! Pour vous donner un aperçu des dialogues imaginaires que ce dernier va construire dans sa solitude... «On ne peut rendre de plus grand service à l'humanité qu'en coopérant à la liquidation générale de toutes les idées et représentations qui sont inaptes depuis longtemps à absorber notre excès

d'énergie. Le refoulement du sentiment de culpabilité a justement pour effet de libérer des quantités phénoménales d'énergie nouvelle. A bas la Beauté, la Vérité, la Charité, l'Espérance, la Foi et l'Amour, qui, de cette manière, ne font qu'attiser l'agressivité (c'est-à-dire la violence, la mort, la guerre) dans la vie des gens [...] employons-nous donc à stimuler tout ce qui est propre à ruiner ces concepts archaïques [...] Nos activités ont pour finalité d'entretenir la conscience dans cette masse hétérogène qui a pour nom "humanité".»

### La poseuse de questions

Il se trouve que, dans ce jardin des délices, tous les locataires ou presque ont d'aussi ambitieux projets... Liliane Cornette, la trésorière-secrétaire du Cercle féminin de lecture, qui en détourne allégrement les fonds à son profit, voudrait faire main basse sur cette demeure pour s'en faire une sorte de château. Jos Walter, un professeur idéaliste, un humaniste utopiste qui avait toujours voulu refaire le monde et qui se trouve frustré par son enseignement au lycée, voudrait quant à lui y convertir quelques doués et talentueux lycéens en disciples socratiques et ainsi devenir leur guide spirituel. Malheureusement, à l'épreuve il s'aperçoit bien vite qu'il est «un novice complet dans l'art de joir de la vie» et que l'esprit de la jeune génération lui échappe totalement. S'il ne peut être leur tuteur, il ne lui reste donc plus qu'à être leur instrument...

Il y a encore la jeune romancière Antonia Graving, venue en cette maison pour faire des recherches qui nourriront son roman historique sur le culte de Dionysos (Bacchus) en la Rome de 189 avant J.-C. — histoire que Haasse entrelace subtilement aux autres récits et qui résonne curieusement dans ce roman. «*Caton n'a-t-il pas compris — note Graving — ce besoin incontestable d'émancipation et d'élargissement spirituels qu'éprouvaient les hommes de son temps, un besoin qui se manifeste apparemment à chaque fois que la conjonction devient trop complexe et insaisissable, ou trop difficile sur le plan économique?*» On se sent au cœur d'une vaste conspiration qui, finalement, émane moins des personnages eux-mêmes que de la société tout autour qui les rend fous. Après tout, chaque époque produit ses délires, chaque époque fait resurgir aussi ses figures du passé qui nous permettent de nous représenter notre présent.

Roman d'une ampleur modérée, qui pose par l'entremise de la folie et des excès historiques des questions à notre temps, *Locataires et sous-locataires* n'est sans doute pas le meilleur livre de Hella Haasse, mais comme toujours il réussit à nous intéresser, car Haasse est une merveilleuse conteuse. Une redoutable poseuse de questions aussi.

denisjp@mlink.net

ROMANS AMÉRICAINS

## Génétique de la passion

LE VOLEUR D'ORCHIDÉES

Susan Orlean  
Traduit de l'américain par Sarah Church  
et Sophie Brunet  
Editions Balland  
Paris, 1999, 357 pages

Qu'est-ce que la passion? Posons la question autrement: qu'est-ce qui peut bien pousser un homme comme John Laroche, Floridien de 36 ans un peu bum sur les bords, à s'investir successivement (et totalement) dans les tortues, les fossiles, les pierres, les poissons tropicaux, les vieux miroirs et éventuellement les orchidées? Les passions de Laroche ne sont pas des passions ordinaires: brusques et instables, entières et éphémères, elles sont la passion, essence concentrée de tous les emportements des sens et de l'esprit. La vraie passion de Laroche paraît être la passion elle-même. On a tous collectionné, sinon des timbres ou des papillons et des pièces de monnaie, peut-être des cartons d'allumettes ou des capsules de bouteille de bière. Mais cette manie de la recension-possession, peu vont jusqu'à en faire le socle (brulant) de leur existence. Laroche, oui...



Louis Hamelin

L'orchidée comme objet de désir et de connaissance

«Lorsqu'il eut neuf ou dix ans, ses parents lui offrirent de prendre un animal domestique. Il choisit une petite tortue. Ensuite il demanda dix autres petites tortues. Ensuite il décida qu'il voulait élever des tortues, et puis il se mit à en vendre aux autres gamins, et puis il devint incapable de penser à autre chose qu'aux tortues et décida que sa vie ne valait pas la peine d'être vécue s'il ne pouvait avoir un spécimen de chaque espèce de tortue connue, y compris des tortues des Galapagos qui ont la taille d'un canapé. Et puis, un beau jour, il cessa d'aimer les tortues...»

Lorsque Susan Orlean, journaliste au *New Yorker*, auteure de ce fascinant reportage publié sous forme de livre, rencontre John Laroche en Floride, il en est aux orchidées. Sa vie leur appartient corps et âme. Le fait divers qui amène Orlean en Floride est survenu en 1994: Laroche et trois Indiens séminoles ont été arrêtés dans un marais sauvage constitué en réserve d'État en possession d'orchidées sauvages normalement protégées par la loi. Ce cas en apparence anodin, d'abord repéré dans les pages d'un quotidien local, va entraîner la journaliste dans un univers fascinant dont les ramifications se développent telle une végétation remplie de curiosités, de grands exploits et de petites monstruosité, le tout digne d'une foire aux passions exhalant une beauté parfois fatale. D'abord, il y a le personnage de Laroche lui-même, flemmard sympathique et attachant, d'une parfaite ambiguïté. En dérobant ces plantes, Laroche, auxiliaire imprévu de la loi, prétend n'avoir voulu que les protéger: «Est-ce que c'est moral? Est-ce que c'est juste? Le mal ou le bien. [C'est] là-dessus qu'on peut jouer — aux limites de l'éthique. Et c'est là "précisément" que j'aime vivre.»

### Des amateurs d'une espèce particulière

Chez ce personnage doté d'un esprit à la fois encyclopédique et pratique, le rêve américain de toujours faire fortune grâce à un coup de poker se double d'une bonne conscience, aussi rusée que morale en apparence. Passion de la beauté et de l'aventure, attrait de la richesse, étrangeté et goût du luxe se conjuguent à merveille chez les amateurs d'orchidées. Ceux que rencontre Orlean sont presque tous aussi fêlés que John Laroche. Parallèlement à l'enquête, *Le Voleur d'orchidées* est un hymne à la Floride, cette terre de tous les contrastes où des marécages fétides et impénétrables, remplis d'alligators et de pumas, côtoient les gratte-ciel et les terrains de golf. On



assiste à la quasi-extinction des tribus séminoles, à la glorieuse explosion d'un capitalisme sauvage qui permet à des agents immobiliers sans scrupules de vendre des terrains perdus au fond de zones inondées et inaccessibles. Surtout, on est témoin de la naissance, chez les collectionneurs anglais du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une passion qui recoupe l'aventure coloniale et l'exotisme délétère des jungles impériales. On suit à la trace les chasseurs professionnels qui parcourent la planète à la recherche de ces créatures au pouvoir d'envoûtement vénéneux, hommes libres guidés autant par la passion de l'inconnu que par l'appât du gain, véritables pirates du patrimoine botanique pour qui une mort par flèche, coup de fusil ou malaria est une mort naturelle...

### Un fruit de la passion


L'orchidée comme objet de désir et de connaissance illustre notre rapport au monde vivant. Sa foisonnante diversité (des espèces, dans les forêts tropicales rasées par le développement, vont disparaître avant même d'être découvertes...) est à l'image d'une évolution que l'homme, tout en déflorant et détruisant la nature sauvage, peut maintenant prétendre égaler grâce au progrès de la génétique. Le monde des orchidées est devenu un monde hybride, avec clonage à la clé. C'est ce qu'allait faire Laroche dans le Fakahatchee, habitat mythique d'une orchidée fantôme qui résiste à la culture en serre. Recruté par les Indiens séminoles, qui cherchent des manières de dépenser l'argent englouti par les Blancs dans le casino de la réserve, il croyait pouvoir reproduire ce joyau jalousement gardé en le reproduisant à des millions d'exemplaires. Tout en arrachant la plante à son statut précaire d'espèce menacée, il allait inonder le marché et se remplir les poches. Une bonne action qui rapporte, que demander de plus quand on est un passionné?

Il y avait là matière à un roman faramineux, mais le «journalisme littéraire» (*sic*), genre si en vogue aux États-Unis, livre ici un beau fruit: juteux et vénéneux, un fruit de la passion...

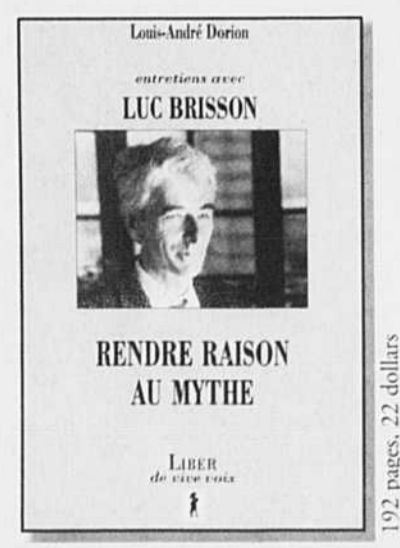
John Laroche, aux dernières nouvelles, a délaissé les orchidées pour s'intéresser aux ordinateurs...



# LIBER



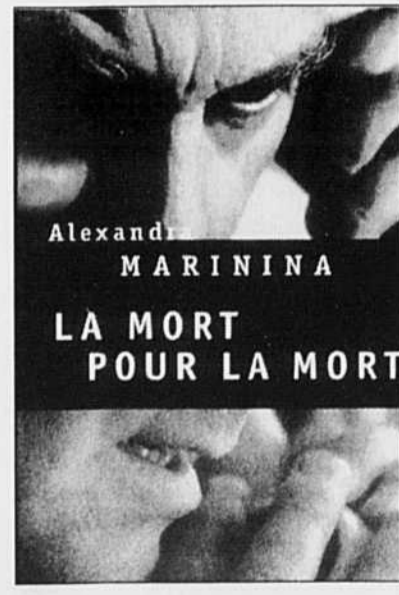
LOUIS-ANDRÉ DORION  
*entretiens avec*  
LUC BRISSON  
*Rendre raison au mythe*



192 pages, 22 dollars

P O L A R

# L'autre Moscou



Alexandra MARININA  
**LA MORT POUR LA MORT**

Kranikov dépose une plainte et la police fait enquête. Poussées par l'inébranlable juge d'instruction Olchanski, les forces de l'ordre moscovites découvrent bientôt que Likov n'est pas le seul à tremper dans cette histoire de chantage et de trafic de renseignements. En fait, il tient les siens d'un certain Galaktionov, habile banquier de son métier, mais surtout escroc notoire qui vient tout juste d'être mis sous les verrous.

Pour enquêter sur cette affaire, on mandate l'indomptable inspecteur Kamenskaïa. Lentement, elle remet en place les morceaux de ce puzzle et met au jour un vaste réseau de trafic d'informations. En cours d'enquête, elle note que certains dossiers d'instruction ont disparu, dont un en particulier, relatif au meurtre commis par un éminent scientifique spécialiste des ondes magnétiques. Et ce meurtre lugubre, perpétré dans un institut de recherche de l'État, n'est pas le seul événement violent à s'abattre sur cette partie de la ville.

Toujours surprenante, Marinina signe ici une intrigue policière fascinante dont le récit, habilement construit, se déroule dans un univers

décadent où la corruption règne à tous les niveaux. Efficacement écrit, ce nouveau titre en français de la star de la littérature russe laisse espérer que l'on aura un jour accès aux dix-sept enquêtes de l'inspecteur Kamenskaïa qui ont précédé *Le Cauchemar*. L'intérêt marqué de l'auteur pour les misères du petit peuple russe s'inscrit dans le sillon de la littérature réaliste telle que l'ont pratiquée les auteurs russes depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Et ce mélange de réalisme un peu misérabiliste «à la russe» et d'intrigue policière «à l'américaine» (dans la lignée des romans «hard boiled») rondement menée par un écrivain de talent fait plaisir à lire.

Reste tout de même la difficulté qu'éprouve tout occidental à s'y retrouver dans la complexité des patronymes russes et de leurs mille et une variantes. Dans le précédent roman de Marinina, l'éditeur avait eu la bonne idée d'inclure une liste des noms/fonctions des principaux personnages afin d'aider le lecteur, comme on l'avait déjà fait, par exemple, lors de la parution des enquêtes du juge chinois Ti de Van Gulik. Le lecteur apprécierait certainement que le Seuil réitère l'expérience.



Les Bouquinistes du Saint-Laurent

## Au cœur de la Fête des Vendanges!

À Magog, Pointe Merry, les 4, 5, 6, 11 et 12 septembre

Des milliers de livres introuvables ailleurs.











Accès Gratuit  
Production et réalisation  
Hélène Tirole

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Troublant Fabrikant

LA FOLIE DE VALERY FABRIKANT

Une analyse sociologique  
Mathieu Beaugard  
Éd. L'Harmattan, 1999, 144 pages

« Le 24 août 1992, un professeur d'une université montréalaise assassina quatre de ses collègues et, après avoir séquestré quelques otages, demanda l'attention des médias. » Sèche, épouvantable, la phrase qui ouvre cet essai intitulé *La Folie de Valery Fabrikant* s'avère surtout douloureuse par le souvenir qu'elle évoque. Comment cela était-il possible? Un brillant universitaire avait tué des collègues en les accusant de fraudes intellectuelles? Le diagnostic ne se fit pas attendre: l'homme était fou. Le procès s'étira un peu, les livres tardèrent à se fermer, quelques mini-scandales mettant en cause des collègues s'ensuivirent, mais l'affaire fut finalement classée au rayon des faits divers scabreux à oublier.



Louis Cornélien

Aujourd'hui, sept ans plus tard, un jeune sociologue revient tourmenter la conscience collective en faisant émerger du placard de notre histoire récente ce cas troublant qu'il présente comme révélateur d'une anomie sociale qui nous concerne tous. Ambitieux, le projet de Mathieu Beaugard ne manque surtout pas d'audace. La question qu'il pose annonce un développement qui exige une attention soutenue du lecteur: comment penser, du même souffle et sans se livrer à une forme de sacrilège, la folie individuelle de Fabrikant et son potentiel révélateur d'une évolution sociale débilatante tant pour la collectivité que pour l'identité individuelle? Brillante et dense, la réponse du sociologue n'a pas pour but de refaire le procès de l'inquietant professeur de l'université Concordia, mais bien plutôt de proposer, en s'inspirant des travaux de Michel Freitag, une critique pertinente et dévastatrice de l'actuel mode de régulation de la société.

Comment ce drame a-t-il pu être possible? Beaugard ne remet pas en question le profil psychologique déjà établi par d'autres au sujet de Fabrikant: chercheur talentueux, «tempérament intempêtif», «démagogue» qui fut expulsé de l'URSS plus qu'il ne l'a fuie, diagnostiqué par les psys comme habitué par une «attitude schizophrénique» et un «délire de persécution». Cela dit, la saga qui a mené au carnage demeure à ce point tordue qu'elle justifie un élargissement de «notre cadre d'analyse de la psychologie à la sociologie».

Anatomie de l'État

La thèse de Beaugard met à l'épreuve nos capacités de lecteurs à nous extirper de l'opinion populaire pour entrer dans un univers exigeant qui éclaire le fait divers par la théorie moderne de l'État et vice versa.

La modernité, explique-t-il dans un premier chapitre plutôt ardu, se fonde sur une conception rationnelle de l'État distributeur de normativité: «En justifiant sa domination, la bourgeoisie offrait une référence par rapport à laquelle on pouvait juger les actions du pouvoir. Qui plus est, chacun des individus pouvait se juger lui-même en réfléchissant sa propre existence dans l'idéologie rationaliste. De cette référence idéologique naissait donc une norme commune intériorisée subjectivement et se manifestant sous la forme d'intention, de culpabilité ou de critique. La conduite rationnelle était non seulement la condition de légitimation du pouvoir mais plus généralement la condition de la reconnaissance d'autrui.»

La période dite post-moderne (essentiellement liée au XX<sup>e</sup> siècle occidental) assiste à l'éclatement de ce modèle, à l'effritement du monopole

normatif étatique, au profit d'un mode de régulation que Freitag identifie comme «décisionnel-opérationnel» et qui se caractérise par le développement des organisations technocratiques qui prennent ainsi le relais de cet ancien organe central de domination que représentait l'État moderne. Beaugard résume: «Il consiste en ce que les rapports de force, plutôt que d'être transposés sur un plan transcendantal pour s'articuler idéologiquement et institutionnellement au pouvoir, s'articulent directement autour des différends décideurs dont la légitimité, quant à elle, repose tout aussi directement sur la prise de décision et la performance objective. Reproduire sa capacité décisionnelle consiste donc à reproduire sa clientèle, en faisant la promotion du plus grand nombre d'intérêts au moyen des ressources financière, juridique et organisationnelle.»

Le résultat d'une telle évolution est sous nos yeux: la politique se transforme en royaume des intérêts particuliers, l'exercice de l'autorité devient impossible puisque privé de sa référence à la normativité, les universaux s'éclipsent et la relégation de l'enjeu du sens de la vie à la sphère

privée réduit les individus à se penser comme une fin en soi. Dans ces conditions, le problème de l'identité de l'individu qui implique la reconnaissance d'autrui est renvoyé à l'indicible. Le danger pointe son nez: «Le rapport à

la normativité, que nous considérons ici comme ce qui lie l'individu à l'identité, risque alors de devenir le foyer de mille et une expressions de la limite, se déterminant dorénavant plus souvent à travers la sensibilité qu'à travers une praxis et de manière toujours plus excentrique et incompréhensible.» Voilà pourquoi l'affaire Fabrikant mérite un regard sociologique.

Beaugard, je l'ai dit, ne cherche pas à excuser Fabrikant. A cet égard, le chapitre qu'il consacre au récit détaillé de l'affaire suffit à convaincre du caractère pour le moins inquiétant du condamné. Cela dit, il entend bien dépasser ce cas particulier en se livrant à l'analyse sociologique du «fonctionnement autoréférentiel d'une organisation de type technocratique» qu'il a révélé. En effet, privée de cette référence extérieure que constituait une norme définie par des universaux, l'organisation sociale de type technocratique se réfugie dans une orgie de mécanismes procéduraux à la traîne des intérêts particuliers recherchés pour eux-mêmes. Déclassée, l'autorité laisse le champ libre à la multiplication des manœuvres décisionnelles aléatoires.

Le mode de régulation technocratique, c'est cela: des décisions administratives parasitées par des sentiments, mais sans la reconnaissance d'un tel état de fait qui reste impensé et fluctuant; un culte du respect des règlements formels pourtant sans cesse modifiés par les divers acteurs en fonction de stratégies productivistes; le règne du quantitatif au mépris même,

parfois, de ce qui précède; finalement, une réflexivité en porte-à-faux puisqu'elle tente de s'exercer au nom d'une norme qui ne correspond plus au mode de fonctionnement qu'elle se suggère de corriger: «Autrement dit, la façon dont nous nous percevons toujours a de moins en moins de liens avec la façon dont nous vivons maintenant. C'est un tel glissement qui engendre les paradoxes de la post-modernité.»

La modernité produisait des névroses; la post-modernité technocratique engendre des paranoïaques et des narcissiques. C'est cela que révèle ce que Beaugard appelle la folie de Valery Fabrikant. Les manœuvres purement instrumentales, si elles satisfont les intérêts, restent impuissantes à engendrer une reconnaissance véritable, moment essentiel de la consolidation identitaire: «De manière invariable, le problème d'une société est lié à l'existence et au mode d'existence de la limite en référence à laquelle les individus peuvent s'orienter les uns par rapport aux autres. Jusqu'à présent, cette limite fut transmise culturellement et instituée politiquement. La spécificité de la société contemporaine tient au fait que celle-ci laisse toutes les finalités s'exprimer dans des termes qui servent à une gestion rationnelle de la liberté.»

Certains s'en sortent; d'autres s'y perdent dans un fracas tragique, révélant ainsi, par leur blessure délicate, une anomie sociale difficile à transcender: «Si la logique de l'identité est restée la même d'une époque à l'autre, on doit déplorer qu'en évacuant leur fonction normative, les institutions ont

relegué le problème de la reconnaissance à l'intervention pragmatique de salariés qui, à chaque occasion de crise, risquent leur vie.»

Catalogué comme un fauteur de troubles opportuniste cherchant à profiter de la veulerie des autres qu'il avait lui-même préalablement corrompus afin de faire mousser ses intérêts perçus comme autolégitimes, Valery Fabrikant fait pourtant figure, sous le regard sociologique, de messager noir révélateur de la peste identitaire post-moderne: «Sentant qu'il allait être exclu définitivement, Fabrikant passa à l'acte, et ce passage à l'acte ne fait que traduire, dans notre perspective, la revendication d'une autorité ou d'une limite pour autrui et pour Fabrikant lui-même. Le meurtre oblige l'autorité à se manifester, à discourir sur la reconnaissance, sur l'interdit et donc aussi sur le mérite, bref, sur l'identité.»

Bouleversant et pénétrant tout à la fois, cet essai de Mathieu Beaugard constitue une magistrale démonstration de sociologie critique en acte. La thèse du sujet délirant nous sécurisait, mais elle était trop courte: «L'analyse sociologique a peut-être permis de comprendre, quant à elle, que Fabrikant était une réflexion de nous-mêmes qui le regardions, perplexes, et que la pitié que nous avions pu éprouver en sa présence, en le voyant chercher les mots pour exprimer ses crimes, n'avait d'autre objet que nous-mêmes, incapables d'expliquer nos propres sacrifices.» Le tourment sociologique comme maïeutique.

louiscornellier@parroinfo.net

BIOGRAPHIE

Et c'est ainsi que Vialatte est grand

ALEXANDRE VIALATTE OU LA COMPLAINTE D'UN ENFANT FRIVOLE

Ferny Besson  
JC Lattès, Paris 1999, 220 pages

GILLES ARCHAMBAULT

Aimez-vous les biographies? Pas moi. Je me délecte toutefois de celles qui racontent des vies d'écrivains dont je suis curieux.

Ferny Besson a été une amie de longue date d'Alexandre Vialatte. C'est à elle que l'on doit la parution des chroniques chez Julliard. Treize volumes à ce jour. Elle a pour le personnage une admiration sans bornes. On pourra donc juger que son livre est un panégyrique, qu'il pêche par un excès de détails. J'en conviens aisément mais n'en déduis pas qu'il est raté.

J'aime qu'on aime Vialatte. De cet homme qui a fait connaître Kafka en France et qui n'a terminé que trois romans, il y avait peu de choses à dire en réalité. Seul l'épisode de la

guerre, dont il a parlé dans *Le Fidèle Berger*, roman presque autobiographique, échappe à l'ordinaire le plus plat. Enfermé dans une aile psychiatrique, Vialatte vient bien près de perdre la raison.

Pour le reste, nous sommes en présence d'un être essentiellement original, marginal autant qu'on peut l'être sous des dehors petits-bourgeois.

La vie de Vialatte? La perpétuelle complainte d'un écrivain qui voudrait (ou ne pas) écrire des romans, perdu qu'il est dans des travaux alimentaires, traductions littéraires, collaboration aux journaux, aux revues et aux magazines.

Pourtant, si *Les Fruits du Congo* se savourent comme on se délecte à Paul-Jean Toulet, par exemple, ce sont les chroniques parues dans *La Montagne*, journal de Clermont-Ferrand, qui font de Vialatte l'un des prosateurs les plus singuliers du XX<sup>e</sup> siècle. Ces billets suscités par l'actualité la plus ordinaire sont des bijoux d'intelligence et de spontanéité. «L'actualité nous écrase d'écris. Je recom-



Alexandre Vialatte ou la complainte d'un enfant frivole



manderai plus spécialement les dictionnaires. Les dictionnaires sont de bien belles choses. Ils contiennent tout. C'est l'univers en pièces détachées. Dieu lui-

même, qu'est-ce au fond, qu'un Larousse plus complet?»

Vialatte, nous rappelle Ferny Besson, proclamait que tout ce qu'un autre peut écrire à votre place ne vaut pas la peine que vous l'écriviez. Il l'a prouvé de façon magistrale. Aucune écriture n'est moins prévisible que la sienne. Elle est nerveuse, procède par accumulations, mélangeant saugrenu et érudition, désinvolture et esprit de sérieux.

Ce germanophile, chantre de l'Auvergne, qui n'accepta jamais, par conviction religieuse, de divorcer d'une femme qui ne supportait pas qu'il fume à domicile, est ce qu'on appelle joliment un écrivain pour écrivains. Mais que lit donc le public? Certainement pas cet humble et orgueilleux écrivain qui terminait toujours ses chroniques par ces mots: «Et c'est ainsi qu'Allah est grand.» Suivez mon conseil — je n'en donne jamais —, passez par Vialatte un jour, pour voir. Vous aurez peut-être alors la tentation de lire cette biographie qui est au moins fraternelle en diable.

**Une vraie librairie de fonds? la librairie Gallimard!**  
3700 boul. Saint-Laurent, tél : 499-2012

**MANUSCRITS NON PUBLIÉS**  
Faites connaître vos manuscrits non publiés (ou refusés) par l'entremise de notre revue littéraire spécialisée, intitulée **La fureur d'écrire**. (Aucuns frais). Adresse: 303 - 290 rue Nelson, Ottawa, ON., Can., K1N 7S3. Tél. 1-613-235-3668. De plus, vous pouvez les déposer à notre Fonds de conservation de manuscrits, **La fureur de lire**, jusqu'à ce qu'ils soient découverts par les éditeurs et le public.

Bibliothèque de Saint-Malo  
Fonds de conservation de manuscrits  
228, Rte 253 Sud, Saint-Malo (Québec) JOB 2Y0  
Tél. 1-819-658-2124

**SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL**

**Il s'en raconte des histoires chez Varia!**

**Les Enfants de Schubert**  
roman  
Pierre K. Malouf

LES ENFANTS DE SCHUBERT  
roman  
Pierre K. Malouf

Les lectrices et les lecteurs ne s'entendront sans doute ni sur la signification du titre ni sur le genre de l'œuvre qu'ils auront dévorée. Roman d'aventure? Roman policier? Roman philosophique? Roman psychologique? Roman d'amour? Les Enfants de Schubert, c'est tout cela et bien davantage.

32,95 \$ - 604 pages  
Internet : www.varia.com ISBN 2-922245-17-9  
Diffusion : Prologue

LES ÉDITIONS VARIA  
C. P. 35040, CSP Fleury, Montréal (QC) H2C 3K4  
Tél. : (514) 389-8448 • Téléc. : (514) 389-0128  
courriel : info@varia.com

**LIBER**

Jean-François Chassay  
FILS, LIGNES, RÉSEAUX  
Essai sur la littérature américaine

**Fils**  
Jean-François Chassay

Fils, lignes, réseaux. Essai sur la littérature américaine

LIBER  
294 pages, 27 dollars

Le fleuve qui renaît

MÉMOIRES DES VILLAGES ENGLOUTIS  
Nicole V. Champeau  
Vermillon, 1999, 184 pages

Nicole Champeau publie un livre sur les rapides du Haut-Saint-Laurent pour souligner le 40<sup>e</sup> anniversaire de leur disparition à la suite de la construction de la Voie maritime, qui a causé la destruction des rapides du Galop, du Plat et du Long Sault, les rapides en amont du Saint-Laurent, entre le lac Ontario et Cornwall.

Elle évoque aussi les villages de Moulinette, de Mille Roches, de Long Sault et d'Iroquois, disparus en même temps. Originaires de Summerstone, elle se souvient du jour où «les rapides du Long Sault furent asséchés» et nous parle du «fleuve désembaré» et de «la remontée des algues».

Mais «le fleuve sauvage» était déjà englouti, dans les cartons, en 1951, alors qu'était discuté entre Louis Stephen Saint-Laurent et Harry Truman «le déplacement de 95 millions de verges cubes de terre et de roc». Cette portion oubliée du fleuve, le Haut-Saint-Laurent, reprend vie sous sa plume.

Jean Chartier

**Lire**  
pour faire durer l'instant

Pierre YERGEAU  
Du virtuel à la romance  
97 pages ; 14,95 \$

Pierre YERGEAU  
L'écrivain public  
249 pages ; 14,95 \$ POCHÉ  
en librairie le 7 septembre

À paraître :

Jean-Noël BLANC  
On en apprend tous les jours  
136 pages ; 16,95 \$

Michel DUFOUR  
Les chemins contraires  
158 pages ; 18,95 \$

Nouvelles du Canada anglais  
traduites par Nicole CÔTÉ  
270 pages ; 17,95 \$ POCHÉ

**L'instant même**  
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

Julie STANTON  
La Passante de Jérusalem  
avec des œuvres de Gernot Nebel  
95 pages ; 19,95 \$

À paraître :

Suzanne MARCIL  
Vestiges  
avec des œuvres de l'auteur  
64 pages ; 19,95 \$

Les heures bleues

**LOGIQUES**

**BEST-SELLER**  
depuis  
près de 10 ans!

**POUR UN ENSEIGNEMENT STRATÉGIQUE**  
L'apport de la psychologie cognitive  
Jacques Tardif  
ISBN 2-89381-060-8 - 480 p.  
34,95 \$

**Pour un enseignement stratégique**  
Jacques Tardif  
ISBN 2-89381-060-8 - 480 p.  
34,95 \$

**Par l'auteur de Pour un enseignement stratégique**

**LE TRANSFERT DES APPRENTISSAGES**  
Jacques Tardif  
ISBN 2-89381-611-8 - 228 pages  
24,95 \$

**Le transfert des apprentissages**  
Jacques Tardif  
ISBN 2-89381-611-8 - 228 pages  
24,95 \$

**Trucs, conseils et témoignages d'enseignants**

**ÊTRE PROF**  
Trucs, conseils et témoignages d'enseignants  
Caroline Morin, Patrick Bouvier et Geneviève Juneau  
ISBN 2-89381-455-7 - 160 p.  
18,95 \$

**Être prof**  
Caroline Morin, Patrick Bouvier et Geneviève Juneau  
ISBN 2-89381-455-7 - 160 p.  
18,95 \$

**Pour des pratiques éducatives non discriminatoires**

**PÉDAGOGIE ET ÉQUITÉ**  
Claudie Solar (coll.)  
ISBN 2-89381-524-3 - 264 p.  
24,95 \$

**Pédagogie et équité**  
Claudie Solar (coll.)  
ISBN 2-89381-524-3 - 264 p.  
24,95 \$

**Comment susciter davantage le goût d'apprendre?**

**LA CRÉATIVITÉ ET L'APPRENTISSAGE COOPÉRATIF**  
Jacqueline S. Thousand et al. (coll.)  
ISBN 2-89381-457-3 - 610 p.  
38,95 \$

Les Éditions LOGIQUES inc.  
En vente partout  
Distribution exclusive: Québec-Livres

LES ARTS

ARTS VISUELS

# Le progrès arrêté

## LE MYTHE DU PROGRÈS ARTISTIQUE

Olga Hazan  
Les Presses de l'Université de Montréal, Montréal, 1999, 454 pages  
BERNARD LAMARCHE

Nombres sont les analyses historiographiques dans les domaines des sciences humaines et exactes qui s'étendent de façon critique sur la très contestée notion de progrès. En ce qui concerne la discipline de l'histoire de l'art, cependant, très peu d'écrits ont porté, du moins en ce qui concerne la période prémoderne, sur des études systématiques de l'idée de progrès. C'est ce vide que vient combler l'ouvrage fort bien documenté de l'historienne de l'art montréalaise Olga Hazan, dont le propos, émaillé de moult références aux méthodologies déployées par les historiens de l'art à travers l'histoire de la discipline, démontre combien fortement y sont ancrés les discours progressistes. Récemment paru aux Presses de l'Université de Montréal, son livre, *Le Mythe du progrès artistique*, remonte entre autres aux textes fondateurs de la discipline de l'histoire de l'art, ceux des Heinrich Wölfflin, Erwin Panofsky et Ernst Gombrich.

Sans tenter un procès stérile à la discipline, l'ouvrage est une réelle et pertinente contribution à la remise en question, à l'autocritique radicalisée depuis quelques années, des acquis de la discipline comme lieu de l'écriture de l'histoire des arts plastiques.

### Une conception de l'histoire

S'il est une discipline, nous rappelle la thèse de l'auteure, pour laquelle l'histoire de l'art ne donne pas sa place, c'est dans sa contribution à l'idée que les choses vont de l'avant tout en laissant derrière elles les apories considérées comme archaïques ou secondaires. La consultation des sommaires des études générales sur l'art permet de constater que, sous couvert d'exhaustivité, ces grands récits reprennent toutes sortes de préjugés découlant d'une conception évolutive de l'art, sinon progressiste, et qu'elles reconduisent, d'un chapitre à l'autre, des critères de sélection curieusement peu variables d'une époque à l'autre. C'est précisément la thèse de l'auteure, qui replace au centre de l'idéologie du progrès la question de la mimésis, transportée celle-là par l'invention de la perspective, dispositif princier dans la quête par les artistes de la saisie du réel, et qui devient à travers les démonstrations convaincantes de l'auteure le principal moteur de l'organisation

narrative des survols de l'histoire et de la modélisation de l'évolution des styles.

Cousine ancienne de l'archéologie (cette dernière ayant contribué à la constitution et à la prise d'autonomie de l'histoire de l'art comme discipline universitaire), l'histoire de l'art convertit en récits le réservoir d'œuvres qu'elle découvre, relatant la succession des styles, des mouvements ou des grands centres, fort éprise qu'elle est de classer, de départager et donc d'établir des hiérarchies autour des artefacts visuels. Les fouilles archéologiques, en rendant disponible une accumulation sans précédent de détails sur le mobilier, le costume et les mœurs de temps révolus, ont excité le fantasme de possibles reconstructions de l'histoire, désormais cloisonnée en segments étagés. Cette conception simpliste des tâches de l'historien, faut-il le rappeler, a encore beaucoup de crédit parmi les historiens d'art. L'une des forces de l'ouvrage de Hazan est de mettre au jour de manière critique, à travers les références étudiées, une conception datée de l'art comme miroir du social ou, comme pour nombre des textes abordés à travers les analyses conduites par l'auteure, une conception de l'œuvre comme reflet magnifié d'époques révolues (la Grèce antique, Rome tombée aux mains des Barbares, etc.).

Remontant le cours de l'histoire, Hazan montre que, dès ses premiers pas, l'histoire de l'art a usé de métaphores organiques, dont la plus connue fait état de l'émergence, puis du déclin des arts, périodes entre lesquelles s'insère une zone féconde. C'est peut-être sur ce point que l'analyse de l'auteure procède à un télescopage discutable, alors qu'elle affirme, à propos de la notion de progrès, que «son envergure et sa cristallisation dans cette discipline relèvent de la nature de l'histoire de l'art». L'assertion se vérifierait par le fait que la notion de progrès est présente dans «tous les genres d'écrits», qu'elle a été utilisée à toutes les époques et qu'elle est associée à l'art de toutes les époques.

Des passages du parcours signé



par l'auteure à travers les jalons de la discipline sont davantage rigoureux. Dans ce qui s'avère un léger dérapage, vu l'irréprochable méthodologie de l'ouvrage, l'auteure donne la discipline comme progressiste dans son essence, alors qu'ailleurs ce sont les outils dont cette dernière s'est dotée qui font les frais de l'analyse critique (à vrai dire, à supposer que l'art exalte ce goût de la hiérarchisation, la discipline ne le partage-t-elle pas avec de nombreuses autres disciplines?).

En définitive, le débat devrait être élargi à une critique du champ épistémologique qu'est l'histoire, une remise en question abondamment débattue dans le cadre de cette discipline jumelle de celle qui nous intéresse ici. Mais une telle entreprise aurait éloigné l'auteure de son propos, puisqu'elle aurait dû faire un tour d'horizon de la réflexion critique contemporaine sur l'histoire.

### Les réceptions de l'œuvre

Sur les traces de l'historienne de l'art Carol Doyon, qui publiait en 1991 aux éditions Trois (Laval) une analyse des survols courants dans la discipline, avec *Les Histoires générales de l'art. Quelle histoire!*, Hazan décortique, dans les deuxième et troisième parties du livre, les genres littéraires que sont la monographie et les panoramas articulant l'enchaînement des mouvements artistiques,

donnant un tour de vis supplémentaire à l'étude de cette pratique.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteure propose un «Retour aux œuvres» (selon le titre de la dernière section) et se tourne vers une pragmatique de l'œuvre, mettant l'accent sur la réception des objets d'arts, sur les effets des œuvres sur le spectateur. Contrairement à ce que dit la préface signée par Nicole Dubreuil, professeure d'histoire de l'art à l'Université de Montréal (une synthèse remarquable des enjeux méthodologiques à l'intérieur des pages suivantes), il n'est pas étonnant de voir Hazan sortir des apories du survol par le truchement d'analyses d'œuvres individuelles, de rompre avec les grands récits englobants en valorisant le microscopique. C'est là une méthode courante, du moins en philosophie, de faire rivaliser les ensembles généraux et les cas particuliers. Cette «esthétique de la réception» a pour effet d'effacer les distorsions que peuvent provoquer les points de vue induisant une approche téléologique de l'histoire.

Dans cette portion de sa rigoureuse analyse, Hazan évalue des fonctions de la perspective qui s'écartent du modèle idéal et souligne les différentes manières qu'ont les œuvres de considérer leurs spectateurs, de les imaginer et de les situer dans la représentation. Ce faisant, l'auteure recoupe et condense des approches telles que celles de Hans Robert Jauss, dont *l'Esthétique de la réception* (1979) a marqué un tournant, en mettant en valeur les conditions de réception des œuvres par leurs premiers spectateurs, et celle de David Freedberg, qui dans *The Power of Images* (1989) analyse à travers l'histoire — le sous-titre de son ouvrage est éloquent à cet égard: *Studies in the History and Theory of Response* — les divers usages de l'image et des œuvres, autres que ceux reliés à la seule contemplation.

Cette portion de l'ouvrage de Hazan montre avec éloquence combien le dispositif de la perspective, maintes fois analysé en fonction de sa capacité à mimer le réel, comportait des particularités peu ou prou considérées par les auteurs abordés dans les chapitres précédents. Par cette approche, Hazan remonte au cœur de la question du mimétisme qu'elle identifie comme principal moteur de l'idée de progrès et déstabilise l'hégémonie de ce modèle de représentation dans les textes auparavant passés en revue. L'ouvrage constitue une réelle contribution à la discipline, un ouvrage indispensable au chercheur et qui, par son style clair, ne rebute pas le lecteur non-spécialiste.

# La douce brise du temps

Récits intimes d'un voyage dans des contrées où le temps ralentit

## LES IMAGES-TEMPS

Bertrand Carrière  
Galerie Mistral  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
local 424  
Jusqu'au 25 septembre

## BERNARD LAMARCHE

Une des figures de proue du Mois de la photo à Montréal 1999 est le photographe montréalais Bertrand Carrière. Ce dernier expose à la galerie Mistral ses dernières recherches photographiques, qui le poussent de plus en plus vers l'évocation du cinéma. Une nouvelle série d'images s'égare du côté de la vie en nature, avec ses portraits, ses mains, les arbres pliés par le vent et ses paysages fuyant sous les kilomètres de route avalés, les autoporraits complétant le tableau. Ces images relatent des récits intimes d'un voyage dans des contrées où le temps ralentit. C'est là toute la charge poétique des images sensuelles de cette nouvelle mouture. Carrière n'avait pas exposé à Montréal depuis deux ans.

Ces images paisibles sont le résultat d'un procédé inusité. Avec une caméra 16 mm des années 50, une Bolex, Carrière a filmé le récit de cette ballade en pleine nature. La répétition est le lot de ces images, rendues uniques par les infimes transformations des motifs. Pour atteindre la qualité de grain qui embrume ces images, les programmes obtenus par la caméra cinématographique sont saisis au lecteur optique, puis imprimés sur pellicule. Sur la copie papier, les images gagnent une qualité tactile appréciable, exacerbant la matérialité du support. Le réel apparaît voilé par un filtre qui confère à cette nouvelle série un ton juste.

Par contre, le photographe n'a pas su éviter quelques lieux communs propres au genre: sentiers s'enfonçant dans la forêt, livre ouvert au gré du vent, regards saisis quand ils s'évadent par une fenêtre. Certaines images retiennent moins longtemps le regard, plusieurs livrent leurs secrets plus lentement. La première image de la série, un portrait de José, personnage qui visite à l'occasion les images du photographe, montre également l'autoportrait de

Carrière, caméra à la main, exposant du coup le procédé ayant servi à produire les images qui lui succèdent.

Une autre image rend un hommage (encore!) à Muybridge, premier photographe à avoir décomposé le mouvement sur pellicule, à l'aube de l'invention de l'instantané photographique, au XIX<sup>e</sup> siècle. Tout en ajoutant une scène de plus au roman-feuille des hommages à Muybridge, Carrière parvient à composer une séquence captivante. Les arbres défilant sur fond de paysage, avec leur concession à l'accidentel, et la seule ligne stable offerte par l'horizon sont saisissants. Plusieurs effets plus proches de la peinture déstabilisent encore plus le rapport de ces images au temps. Ce pont enveloppé des grains de la photographie est d'une singulière beauté, comme cette fenêtre couverte de gouttes, brouillant encore davantage les formes.

Des séquences filmiques aux séquences entre les images qui constituent cette série, Carrière parvient à fournir un nouveau chapitre à une écriture qui, depuis quelques années, a fait ses preuves.

Dans l'autre salle de la galerie, les images de la Russie de Pentti Sammallahhti dévoilent un regard pénétrant appuyé par une technique de haut niveau. Nous y reviendrons.



SOURCE GALERIE MISTRAL  
Images-Temps, photographie de Bertrand Carrière.

**FRANÇOIS GIRARD**

**La Paressa**

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL  
Québec

Jusqu'au 24 octobre 1999

**Une installation du réalisateur du Violon rouge**

Musée d'art contemporain de Montréal  
185, rue Sainte-Catherine Ouest  
Montréal (Québec)  
Métro Place-des-Arts  
Renseignements : (514) 847-6226

Une présentation de **LES ARTS**  
du Maurier

**EXPOSITION ESPACE-VIE**  
4-5-6 septembre 1999

**ESPACE**  
Sur la route des glaciers  
Marguerite Marcell Lafontaine  
photographe paysagiste

**VIE**  
Le destin  
Anne-Marie Purificato Pelletier  
artiste peintre

Endroit : **La Sauvagine**  
109 Elm. Abercorn  
près de Sutton.

Heures d'ouverture :  
VERNISSAGE 4 septembre  
de 15 h à 17 h  
5 - 6 septembre de 10 h à 19 h 30

Téléphone : (450) 444-2481 Téléc. : (450) 444-3096

Saint-Jérôme - Laurentides  
**MYTHOLOGIE DES LIEUX**

SYMPOSIUM INTERNATIONAL  
Art contemporain et multidisciplinarité  
du 11 au 26 septembre 1999  
Place de la Gare

Réalisation  
**FONDATION DEROUIN**  
Centre d'exposition du Vieux-Palais  
et la Ville de Saint-Jérôme

Jacques de Tonnancour	Tatiana Montoya	Roberto Parodi	Carlos Uribe	Milton Becerra	Maria Anna Parolin	Libby Hague
Paul Grégoire	Collectif TCHOU	Guy Nadeau	Pâté chinois	Nicole Brossard	Guy Huneault et Louis Letiecq	Montserrat Gali
Francine Grimaldi	Arturo Zurita	Jean Morisset	Jean Désy	Jocelyn Bérubé	Troupe Bastak	Instant Danse

Du 11 au 26 septembre

Réalisation de sculptures éphémères en papier et en bois

Des artistes du Mexique, de la Colombie, du Venezuela, de l'Alberta, de l'Ontario et du Québec

Poésie, musique, spectacles et conférences

À la Place de la Gare et au Centre d'exposition du Vieux-Palais à Saint-Jérôme

Informations : (450) 432-7171  
Internet : www.laurentides.net/cep

## LES ARTS

ARTS VISUELS

## Sur les traces de l'univers

PATERSON EWEN

Galerie René Blouin  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 501  
Jusqu'au 2 novembre

BERNARD LAMARCHE



SOURCE GALERIE RENÉ BLOUIN  
*Rotating Galaxy, 1998, de Paterson Ewen*

d'hui âgé de 74 ans, tout en ne cherchant aucunement à nier les propriétés physiques du support gravé, parvient toujours à suggérer des espaces incommensurables. Ainsi, par cette lutte entre les limites du support et des effets strictement picturaux, il n'est jamais resté très loin des recherches menées par ses collègues qu'il avait laissés dans les bras de l'abstraction.

## Art pauvre

Ceux qui ont vu de ses œuvres au MBAM seront à la galerie René Blouin en terrain connu. Outre quelques œuvres de petit format — dont une qui reprend la série des Lifestreams des années 50 —, Ewen a choisi de montrer quatre grands formats qui en appellent tous à la folie des grandeurs interstellaires. Planètes, galaxies et autres étendues laiteuses circulent à la surface des panneaux de bois. Ces grands formats carrés sont faits de petits cailloux, de goudron et de grands coups de gouge ou de toupie. Ici, un grand soleil rouge vacille, trompant la symétrie de son support grossièrement apprêté (*A Sun*, 1996). À ses côtés, une galaxie spiralée lance ses tentacules, alors que des nuées blanches dans un autre tableau semblent glisser

sur le support matraqué par les coups de la mèche.

Chez Ewen, du moins dans cette récente mouture, la violence du procédé s'oppose bellement à la majesté des sujets représentés. Dans ces tableaux, Ewen concocte un rapprochement heurté entre le niveau iconique de l'image et son niveau plastique. Le premier nous envoie en orbite, le second conserve les traces de sa provenance, les traces du travail ardu qui a mené à la (volontaire) réalisation d'une facture aussi peu raffinée. C'est sans conteste ce qui fait la réussite de ces nouvelles œuvres, en plus de la manière et du point de vue quelque peu naïfs de l'artiste. Loin de toutes considérations d'ordre social, Ewen continue sa recherche sur les propriétés de la matière, qui dans les grands formats se fait plus brute.

Parmi les petits formats, il faut voir ce *Full Moon*, de 1998, où la lune offre d'étranges couleurs, où même l'aquarelle se fait rude. Dans *Sledgehammer No 1* (1999), accroché dans la petite salle de la galerie, la violence se fait encore plus crue, le procédé transparent. Des pastels et des pastilles d'aquarelle ont été pulvérisés sur la feuille à la force du marteau. Placés sous une logique de l'accidentel, ces poussières de couleurs trahissent le procédé de leur création, mais trompent la technique. On y retrouve Ewen là où il aura le mieux fait sa marque, dans la traduction de phénomènes connus à travers la création de nouveaux signes plastiques. Reste à voir ces grandes œuvres basculer, ouvrir d'aussi grands espaces puis, au fur et à mesure que l'on s'en rapproche, se refermer sur des réalités matérielles plus sobres.

## Espèce d'espaces

ENLÈVEMENT

Stéphane Gilot  
Galerie Lillian Rodriguez  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
espace 405  
Jusqu'au 18 septembre

BERNARD LAMARCHE

Vous ne verrez pas de toiles accrochées aux murs de la galerie Lillian Rodriguez en cette rentrée automnale. Pas d'objets qui jonchent le sol, pas de sculptures qui viennent articuler l'espace. C'est que l'espace entier de la galerie a connu un revampage plutôt particulier, œuvre de l'artiste Stéphane Gilot. Quelques visiteurs le rappellent lors de notre passage, Gilot est celui qui avait plié les murs d'un local lors de l'événement *Peinture peinture* il y a deux étés. Vrai que cette masse verte semblait s'écraser sur nous avait de quoi marquer notre mémoire pour un moment. Lors de sa précédente exposition, à Skol, l'an dernier, Gilot avait joué de l'illusion, démultipliant les colonnes de la galerie. Lors de son passage à la galerie Paul Petro de Toronto cet été, il a déployé une installation activant les registres de la perception, plus particulièrement en s'appuyant sur quelques notions de perspective.

Pour cette nouvelle apparition, Gilot a pu profiter de l'espace particulier de la galerie Lillian Rodriguez. Il a presque littéralement déplié l'espace et son dessin régulier rythmé de nombreuses encoignures. Il a reproduit la petite salle un peu en retrait de la galerie, installant sa réplique dans la grande salle. De fait, tout se passe comme si l'artiste avait rendu une image sy-

métrique dudit espace, mais avait joué ensuite de sa disposition. Rien n'est facilement donné dans cet agencement mimétique. Gilot a pris soin d'opérer une série de translations qui compliquent passablement la perception des espaces. Par exemple, une colonne parfaitement alignée sur la géométrie de l'espace habituel se voit isolée, sa présence en devient étrange. Esoulé, inapproprié, l'élément architectural se dresse dans la petite pièce aménagée autour de lui, brisant davantage la régularité de l'espace. L'ensemble se présente comme une greffe de vecteurs diagonaux dans un lieu dont les angles sont par ailleurs réguliers.

## Le spectateur

Ce n'est pas la première fois que Gilot donne un rôle au spectateur. Après l'avoir virtuellement menacé d'être avalé dans une tour de Babel géante (*Dare dare*, 1997), après l'avoir menacé par ce mur vacillant au-dessus de nos têtes, puis d'avoir forcé sa déambulation sans fin à Skol, l'artiste active les doutes de l'incrédule. Dans un des murs du greffon, il a aménagé une meurtrière parfaitement carrée qui donne sur l'ancienne salle. À ce détail près que la trouée ne donne sur rien d'autre que du vide. Il faudra faire le tour de l'installation pour arriver à la conclusion que la salle réelle et permanente est tout simplement condamnée, impenétrable.

Déplié, l'espace est complètement travesti. Une récession des volumes s'installe, des angles aigus, des passages asymétriques conduisent le spectateur perplexe devant ce qui gagne, malgré les dimensions somme toutes réduites de la galerie, des airs

de labyrinthe. Ce n'est probablement qu'au retour des coulisses que vous remarquerez qu'au mur du petit hall d'entrée de la galerie, Gilot a ajouté une autre intervention. Cet autre carré, tel un Thomas incrédule, il faudra s'assurer de sa matérialité en y touchant, puisque sa teinte grise à la même intensité de couleur que le carré découpé dans le mur, en face, lequel emprunte les traits du premier.

De cette façon, Gilot déstabilise la perception jusqu'au bout des doigts. L'ajout de détails — un mur gris qui suggère la lumière tamisée de la salle close, l'engouffrement par l'excroissance architecturale de la tuyauterie du plafond, les angles judicieusement calculés pour rompre l'effet de symétrie — complète le tableau de cette chambre des doutes. C'est là une des forces de Gilot, qui ne se dément pas d'une exposition à l'autre: en valorisant l'art de l'illusion, et ceci moins pour tromper les sens que pour activer en galerie le sens du toucher, de même qu'en retournant à une des premières définitions de l'art *in situ* (prise en compte des paramètres physiques du lieu d'accueil), Gilot déstabilise les attentes. C'est précisément ce qu'il fait: activer la déambulation du spectateur pour mieux mettre ses pas en boîte, le prendre à son propre désir de voir et de comprendre.

À un certain moment, à la pulsion scopique finit par se substituer une pulsion plus proprement scientifique, qui interroge, peut-être encore plus dans ce nouveau projet, les opérations en amont de cette transformation de l'espace. Dans les deux cas, de toutes manières, l'œuvre envahissante procure un plaisir indéniable.

## Pays invité : les Pays-Bas

le samedi 4 septembre à 14h00, à la maison de la culture Frontenac

## le mois de la photo à montréal

## CONDITIONS HUMAINES : PORTRAITS INTIMES

une exposition de photographies de GERT STREIBER du Nederlands Foto Instituut  
du 4 septembre au 10 octobre 1999  
Vernissage le 4 septembre à 16h00

## Artistes :

Céline van BALEN, Wout BERGER, Koos BREUKEL,  
Noor DAMEN, Rineke DIJKSTRA, Romy FINKE,  
Rince de JONG, Bertien van MANEN, Hellen van MEENE,  
Corinne NOORDENBOS, Albert van WESTING

## TABLE RONDE

De nouvelles avenues du documentaire dans les pratiques photographiques néerlandaises contemporaines

## CONFÉRENCIERS :

Koos BREUKEL, Frits GIERSTBERG,  
Corinne NOORDENBOS, Albert van WESTING et autres.  
Animée par Martha LANGFORD

Le 4 septembre à 14h00

à la maison de la culture Frontenac, 2550, rue Ontario Est  
Information : (514) 390-0382

© Rince de Jong, Sans titre, 1998

La réalisation de cette exposition a été rendue possible grâce au soutien de la Mondriaan Foundation, de l'Ambassade royale des Pays-Bas au Canada et du Consulat général des Pays-Bas à Montréal.



## Sans titre

Photographies

Serge Clément, Éric Daudelin,  
Bertrand Carrière et Normand Rajotte

Jusqu'au 9 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

10 ANS!  
1989 - 1999

## LYNNE COHEN

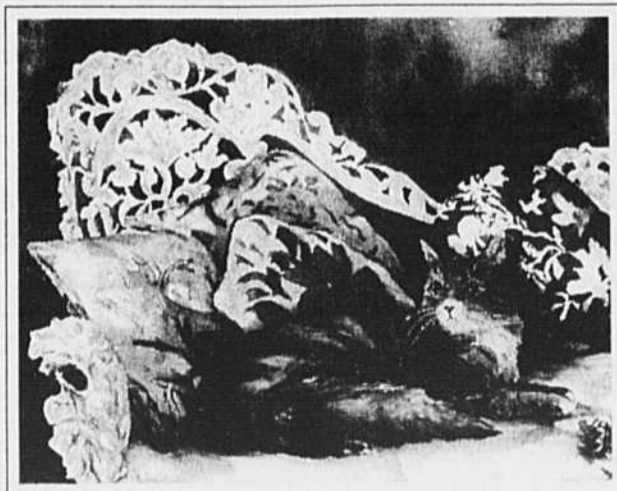
SPA

Jusqu'au 2 octobre

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY

358, rue Sherbrooke Est, Montréal H2X 1E6 Téléphone : 514 284-0003 Télécopieur : 514 284-0050

## Festival annuel d'art en plein air



présenté par

L'Association de l'ouest de l'île pour les handicapés intellectuels, inc.

avec la participation de

L'Association des Artistes du Lakeshore

les 11 &amp; 12 septembre 1999

samedi et dimanche 10h00 - 17h00

Centre culturel de Pointe-Claire, Stewart Hall

176 Bord du Lac, Pointe-Claire, Qc. (à l'est du boul. St-Jean)

Cette activité s'adresse à toute la famille, beau temps, mauvais temps.  
Des rafraîchissements seront servis sur la véranda.



## MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA VOUS OFFRE

## L'ART EN TOURNÉE

ORGANISÉE ET CIRCULÉE PAR LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA, DE CONCERT AVEC LE MUSÉE McCORD.

## ORFÈVRENERIE QUÉBÉCOISE

DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

MUSÉE McCORD  
JUSQU'AU 14 NOVEMBRE 1999

LA COLLECTION HENRY BIRKS D'ARGENTERIE CANADIENNE EST ÉGALEMENT MISE EN ÉVIDENCE DANS CETTE EXPOSITION DE PLUS DE 80 ŒUVRES QUI ILLUSTRENT LE TRAVAIL DES ORFÈVRES DU QUÉBEC DE LA FIN DU 17<sup>e</sup> SIÈCLE AU MILIEU DU 20<sup>e</sup> SIÈCLE.

POUR DE PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS,  
VEUILLEZ COMPOSER LE (514) 398-7100.



Hendery &amp; Leslie (Montréal) Interam, 1979.



Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

Rendez-vous à : [musee.beaux-arts.ca](http://musee.beaux-arts.ca)  
380, promenade Sussex, Ottawa (Ontario)  
1 800 319-ARTS

Canada

CHARLES-ANTOINE  
ROUYER

Imaginez une île où les voitures seraient interdites, où les vélos seraient rois, où les enfants joueraient sans danger dans d'étroites allées piétonnières entre de petits chalets. Eh! bien, cette île existe, à Toronto, juste en face des gratte-ciels du quartier financier, à 15 minutes à peine en traversier. Le tout grâce au militantisme acharné d'iliens.

Toronto — «Les îles» sont aux gens de Toronto ce que «la montagne» est aux Montréalais», écrit en 1882 un historien torontois, G. Mercer Adam. Mais ici, la «montagne» torontoise, poumon de nature et de détente, consiste en une fine bande de verdure en arc de cercle, qui dessine la baie de Toronto discrètement aux pieds des gratte-ciels du quartier financier.

Les îles constituaient autrefois le bout d'une péninsule reliée à la terre ferme et formée par l'accumulation d'alluvions à l'embouchure de la rivière Don, à l'est du centre-ville. D'où la nature sablonneuse et humide du sous-sol des îles. Une forte tempête a coupé ce bras de terre à son tiers inférieur vers 1850 et crée les îles de Toronto. Les îles: au pluriel, car tout un archipel d'une quinzaine de petites îles se love dans l'arrondi de l'île principale, Ward, faisant près de sept kilomètres de long et entre 100 et 700 mètres de large.

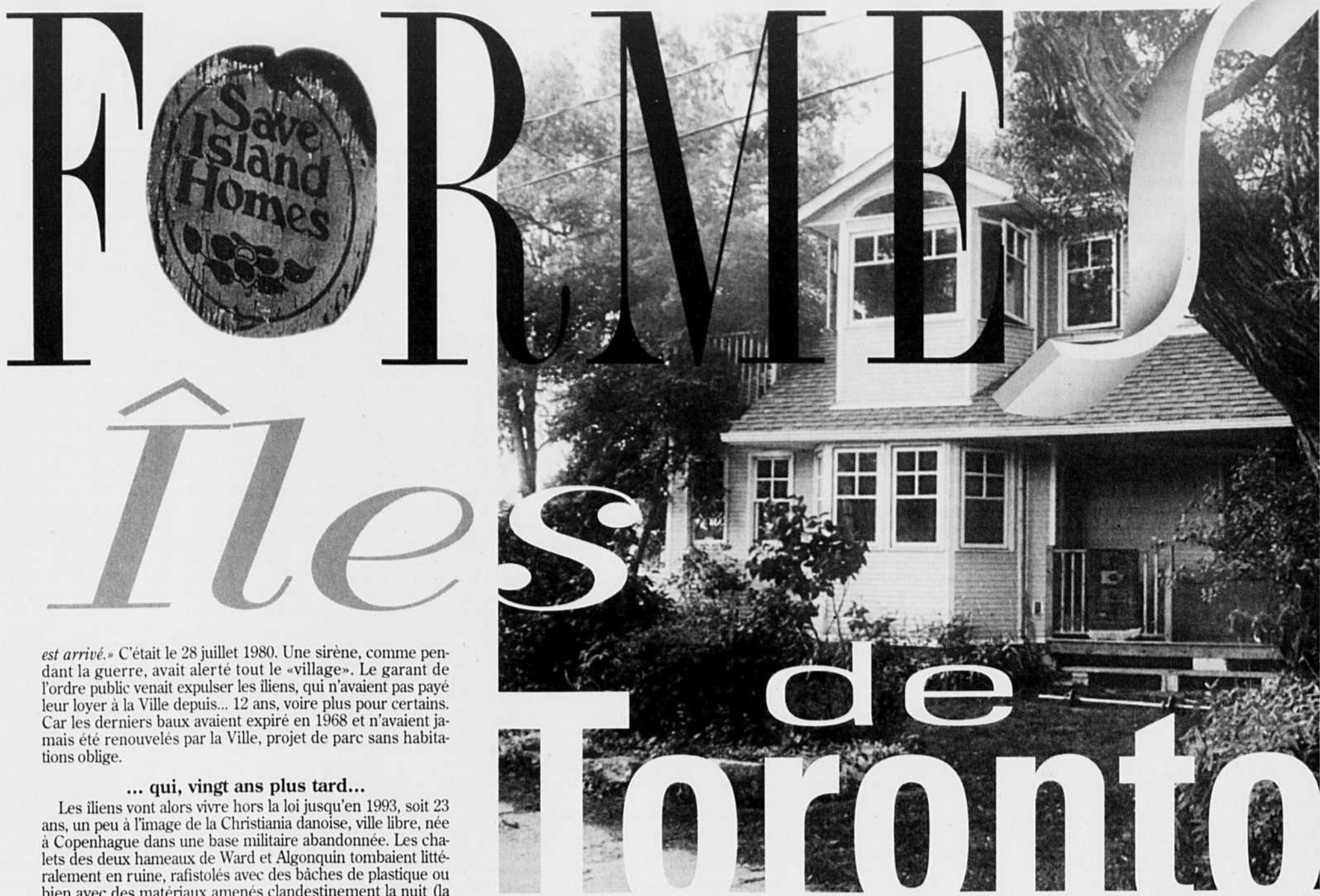
À l'extrémité est de cet arc de cercle, deux paisibles quartiers résidentiels abritent quelque 260 maisons et 650 personnes, sur Ward (David Ward fut l'un des premiers à habiter sur les îles en 1830) et, en face, sur l'île Algonquin. Sur Centre Island, un parc de divertissement avec montagnes russes et fermette pour les enfants attire les foules l'été. À l'autre extrémité, la pointe Hanlan, un grand parc, permet d'oublier la ville dans le calme (et même de bronzer nu, grâce à une plage naturiste officielle depuis ce printemps). Et tout au bout, en lieu et place d'un stade de baseball au début du siècle, un petit aéroport est réservé aux avions à hélice.

#### Deux hameaux hors la loi...

Le militantisme des îliens a jusqu'à présent permis d'enrayer l'extension de cet aéroport somme toute très champêtre. Ceux-ci sont farouchement opposés aux avions à réacteur et au projet de relier l'aéroport au continent par un pont, ce qui modifierait à jamais, disent-ils, le caractère de l'île, vivant au rythme des traversiers.

Ce militantisme symbolise les îliens torontois et leurs deux hameaux résidentiels, restés en marge de la légalité pendant près de 20 ans. Un vestige de cette résistance subsiste sur le rebord d'une fenêtre d'une maison de Ward. Il s'agit d'une rondelle de bois gravé où l'on peut lire: «Save the islands' homes» (Sauvez les habitations des îles).

La Communauté urbaine de Toronto avait décrété la création d'un parc sur la totalité des îles, avec la nécessité de raser toutes les habitations qui y avaient poussé au fil des ans. En 1959, plus de 300 habitations seront détruites sur les parties ouest et centrale des îles. Certains chalets de bois (préfabriqués et achetés par catalogue) seront alors déplacés sur des barges depuis la pointe Hanlan vers l'île Algonquin. Réfugiés finalement à l'est, à l'autre bout de l'île Ward et sur Algonquin, un groupe «dirigeables» îliens a résisté aux bulldozers. Le haut fait d'armes demeure le jour du shérif, raconte Albert Fulton, archiviste-bénévole des îles. «Les habitants, femmes et enfants au premier rang, se sont massés à l'entrée du petit pont de l'île Algonquin lorsque le shérif



est arrivé.» C'était le 28 juillet 1980. Une sirène, pendant la guerre, avait alerté tout le «village». Le garant de l'ordre public venait expulser les îliens, qui n'avaient pas payé leur loyer à la Ville depuis... 12 ans, voire plus pour certains. Car les derniers baux avaient expiré en 1968 et n'avaient jamais été renouvelés par la Ville, projet de parc sans habitations oblige.

#### ... qui, vingt ans plus tard...

Les îliens vont alors vivre hors la loi jusqu'en 1993, soit 23 ans, un peu à l'image de la Christiania danoise, ville libre, née à Copenhague dans une base militaire abandonnée. Les chalets des deux hameaux de Ward et Algonquin tombaient littéralement en ruine, rafistolés avec des bâches de plastique ou bien avec des matériaux amenés clandestinement la nuit (la Ville interdisant toute réparation), lorsque, finalement, le gouvernement provincial social-démocrate de Bob Rae a décidé d'intervenir et de mettre fin à l'impasse.

La loi 61 de 1993 reconnaît aux habitants de l'île la propriété de leur habitation. Le terrain, propriété publique, leur est loué par bail de 99 ans (36 000 \$ sur Ward et 46 000 \$ sur Algonquin, où les parcelles sont plus grandes). Le nombre d'habitations est alors plafonné à 262, dont 12 maisons neuves supplémentaires. Mais l'intelligence de la loi réside dans les mesures destinées à étouffer toute spéculation immobilière, inévitable si près du centre-ville à vol d'oiseau.

Une fiducie contrôle les échanges de baux et de maisons. De plus, seules les personnes figurant sur une liste limitée à 500 noms peuvent se porter candidat acquéreur aux propriétés à vendre, et cela d'après le classement sur la liste, déterminé par tirage au sort en 1994. Par ailleurs, aucune chance de n'avoir qu'une résidence secondaire sur l'île: il faut y vivre plus de sept mois par an et il est impossible de louer sa maison plus de deux ans sur une période de cinq ans. Histoire de maintenir l'esprit communautaire, même en hiver.

#### ... font peau neuve

En 1996, un plan d'urbanisme était adopté et, depuis lors, les deux hameaux font une cure de jouvence, mais en conservant, à quelques exceptions près, l'originalité de l'île. Résultat: le tissu urbain et communautaire, avec sa vie de village et ses petites rues piétonnières, semble toujours un tantinet anachronique lorsqu'on aperçoit à l'arrière-plan les gratte-ciels modernes, la tour du CN, le SkyDome. Mais si l'anachronisme était plutôt sur la terre ferme?

Site Internet communautaire des îles de Toronto: [torontoisland.org](http://torontoisland.org)

#### Plan d'urbanisme et rénovations

Les deux quartiers résidentiels des îles connaissent un boum de la construction. Mais ce renouveau se fait dans l'harmonie et sans excès, pour la plupart, grâce à un plan d'urbanisme établi par les îliens eux-mêmes et qui respecte l'échelle villageoise et bucolique de l'architecture locale.

Rollan Stanley, urbaniste à la Ville de Toronto, ne tarit pas d'éloges sur l'ensemble du processus. «C'est l'un des meilleurs exemples dans l'histoire de cette ville de la communication entre la communauté et le gouvernement municipal.» Et il faut prendre le temps de se consulter pour être efficace. «Nous avons collaboré pendant deux ans, avec plus d'une centaine de réunions», ajoute Rollan Stanley. Mais le résultat parle de lui-même, très favorable à ce type de gestion ascendante de la Ville.

#### Atmosphère de village

La Ville s'est assurée que les règles de sécurité (prévention des incendies, électricité, etc.) soient respectées. Le plan d'urbanisme limite aussi dans quelle mesure une habitation peut être agrandie, selon les vœux des résidents. Les maisons ne peuvent dépasser un étage et demi, soit un rez-de-chaussée et un grenier. Sur l'île Algonquin, où les parcelles sont plus grandes (16 x 33 mètres contre 13 x 30 mètres sur Ward), les rénovations peuvent dépasser la surface au sol d'origine, mais pas sur Ward. La superficie totale maximale est de 163 m<sup>2</sup> sur Ward et de 207 m<sup>2</sup> sur Algonquin. Les coûts de construction s'avèrent de 30 % supérieurs en raison du transport, soit de 100 à 140 \$ le pied carré, précise Ian Trites, architecte et résident de Ward. Des remises sont autorisées, car la nature sablonneuse du sol interdit de creuser des caves. D'ailleurs, certains chalets avaient été posés sur pilotis enfoncés dans le sol trop meuble. Les additions reflètent l'évolution historique de l'architecture de l'île.

#### Des demi-étages

Car la plupart des logements de l'île ont été bâtis par ajouts successifs, explique Ian Trites, membre du comité d'urbanisme de l'île. Il a dessiné plusieurs plans de rénovation de chalets, ainsi que celui d'une maison entièrement neuve, mais au cachet ancien. «Les gens ont commencé à camper sur l'île avec des tentes. Ensuite, ils ont construit une plate-forme en bois pour la tente. Puis ils ont construit une petite remise sur le devant du terrain pour ranger la tente pendant l'hiver. Ensuite, ils ont collé derrière un chalet préfabriqué en bois.»

D'où l'idée de ces demi-étages rajoutés pour agrandir les habitations tout en conservant un aspect extérieur fait de bouts de toit aux pentes diverses. Ainsi, les nouvelles tranches jouent beaucoup avec l'effet de fausse mansarde. À l'extérieur, ce sont deux pans de toit avec fenêtres. À l'intérieur, cela donne une pièce supplémentaire.

Dans la maison entièrement neuve, Ian Trites a tenu à conserver un semblant de porche fermé en façade, imitant les remises à tente, conservant le style particulier aux îles de Toronto. «C'est un style que vous ne trouverez nulle part ailleurs», estime l'urbaniste municipal Rollan Stanley, «et qui reflète l'histoire, les tentes, les préfabriqués. C'est un style presque récréatif, "cottage"». Du town and country architectural, avec la campagne littéralement en ville.

#### Une banlieue sans autos

À l'échelle communautaire, c'est la proximité des maisons qui frappe. Sans voitures, inutile de tracer des rues très larges «tant qu'une allée principale suffisamment large pour un camion de pompiers permet de s'approcher des maisons», rappelle Ian Trites. Et, par-dessus tout, les habitants, enseignants, artistes, membres des professions libérales, se connaissent et s'entraident, pour créer une atmosphère mi-village rural, mi-banlieue sans voitures, à 15 minutes du centre-ville. Le meilleur des deux mondes, quoi.

#### Une maison de retraite écologique

La vague de rénovations comprend la remise à neuf d'une habitation pour en faire une maison de retraite. Située sur une grande parcelle un peu à l'écart sur Ward, la maison Shaw (du nom de son dernier propriétaire) pourra être agrandie au sol.

L'intervention principale réside dans l'ajout d'une aile qui abritera quatre studios pour les appartements des retraités. L'aile sera construite en éventail pour réorienter la façade finale davantage vers le sud et bénéficier du chauffage solaire passif l'hiver.

Le mur rajouté en arrière en arc de cercle sera en paille, assurant une meilleure isolation, expliquent Ian Trites et Martin Liefhebert, les deux architectes de ce projet (Martin Liefhebert a dessiné la Maison saine de Toronto [«Formes», 21 et 22 septembre 1996] et applique ici les mêmes principes d'écologie architecturale). Un jardin sur le toit de cette aile neuve protégera de la chaleur l'été (le revêtement spécial du toit est fourni par la Soprema de Québec).

Autre intervention, permettant de rester dans l'esprit de l'île et de respecter le plan d'urbanisme mais d'agrandir le lieu: le toit sera surélevé, tout en ayant la même pente, dégageant un grenier suffisamment haut pour y créer deux appartements. Une petite éolienne est aussi prévue.

Ainsi, les deux architectes maintiennent la tradition îlienne de strates architecturales, en ajoutant ici une partie très moderne, en intégrant les dernières innovations permettant de maximiser le confort et de minimiser les dépenses énergétiques. Le même phrasé, mais avec un vocabulaire différent, pourrait-on dire en jargon architectural.



IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0981  
Courriel : [idsm@idsm.qc.ca](mailto:idsm@idsm.qc.ca)  
Site Web : <http://www.idsm.qc.ca>

### Bienvenue à Paule Doré, présidente du conseil d'administration de l'IDM

Le 2 juin dernier, les membres du conseil d'administration de l'IDM ont élu à l'unanimité madame Paule Doré à la présidence. Cette dernière succède à monsieur Bernard Lamarre. Paule Doré est vice-présidente exécutive aux affaires corporatives de CGI, la plus grande société de services-conseils en technologies de l'information à propriété canadienne et la 5<sup>e</sup> plus grande en Amérique du Nord.

Madame Helen Stavridou, directeur exécutif de l'IDM, tient, au nom de l'IDM et de tous les membres de son conseil, à féliciter madame Doré et à lui souhaiter bon succès dans ses nouvelles responsabilités.

Les nombreuses années d'expérience de madame Doré dans des postes de gestion et de leadership ainsi que sa contribution au milieu du design lui assurent les qualités nécessaires pour mener l'IDM vers de nouveaux défis pour la réalisation de ses objectifs.

Il est également important de souligner que l'implication de madame Doré auprès de l'Institut de Design Montréal remonte à sa création, en 1989. L'Institut avait alors été mis sur pied en réponse au rapport Picard qui identifiait le design comme l'un des sept axes de développement de la région de Montréal.

Membre fondateur de l'IDM, madame Doré possède une excellente connaissance des enjeux de l'organisation. La présidence du conseil de l'IDM lui donnera également l'opportunité de partager sa profonde conviction de la valeur économique du design.

Elle pourra donc assurer la continuité des efforts de son prédécesseur qui, au cours de son mandat, a fourni son appui à la réalisation de projets de recherche appliquée en design, à la reconnaissance du design par le biais du concours Les Prix de l'IDM, à l'obtention d'une visibilité et d'une reconnaissance à l'étranger ainsi qu'à l'intégration de jeunes designers au marché du travail.

Bienvenue et toutes nos félicitations, madame Doré!

Galerie

IDM

OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Heures d'ouverture de la Galerie de l'IDM :

du dimanche au mercredi, de 10 h à 18 h.  
du jeudi au samedi, de 10 h à 21 h.